

Il Volantino Europeo n°29

Juillet 2010

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Lorsqu'on sait qu'il y a plus mal loti que soi, la bienséance commande de se taire. Cette notion, tout droit venue du XVII^e siècle français, peut sembler bien désuète et hors de propos, mais elle garde son intérêt et sa valeur si on l'applique à la psychiatrie française telle qu'elle (se) décline en 2010. Nous avons déjà évoqué le double étau sécuritaire et budgétaire qui l'enserrait et lui brisait les ailes, mais nous ne sommes pas (encore ?) dans le dénuement le plus complet. Apprendre à faire mieux avec peu est un défi comme un autre... L'opposition syndicale professionnelle appelle à une mobilisation à l'automne, initiative sans doute nécessaire, mais dont on ignore la portée face à un gouvernement qui brave apparemment toutes les tempêtes sans démâter (11 juillet 2010, l'Espagne vient de remporter la Coupe du monde de football, la France est secouée par l'affaire Bettencourt). Nos collègues européens rencontrent également de graves difficultés, et nous ne pouvons que gagner à les connaître, même si notre pouvoir d'intervention est évidemment au moins aussi limité qu'il l'est dans notre propre pays... Mais la solidarité, surtout éclairée, n'a jamais tué personne, bien au contraire. C'est pourquoi, nous nous réjouissons ici, même avec toute la modestie qui convient, du succès du 7^{ème} « Divan sur le Danube », consacré à la désinstitutionnalisation et à l'ethnopsychiatrie : il a connu une participation élargie et une consécration de ses options, ainsi qu'une couverture médiatique hongroise renforcée. Saluons aussi le succès du IV^e Congrès Roumain-Hongrois de Psychiatrie organisé en juin dernier à Miercurea Ciuc/Csik Szereda (Roumanie) par le Dr Albert Veress, « Berci » por ses amis, dont on dit volontiers qu'il est un grand Européen. Gageons que ces manifestations fédératrices, indispensables à notre discipline et à sa survie, se multiplient dans les années à venir.

Sur Viktor Klemperer

Nous sommes confrontés aujourd'hui à quelque chose qui me rappelle ce qu'a décrit Victor Klemperer.

Pendant le Troisième Reich, Victor Klemperer se voit interdire le droit

d'exercer un métier intellectuel en raison de ses ascendances juives.

En avril 1935, il est mis à la retraite anticipée en tant que "non-Aryen".

Il écrit à propos de son éviction de l'université : "J'ai l'impression de

me retrouver comme Ulysse face à Polyphème [qui lança à sa victime

désignée]: "Toi, je te dévorerai en dernier". "Son journal personnel,

qu'il avait commencé avant 1933, devient alors un moyen intellectuel

de survie. Il y note jour après jour toutes les manipulations des nazis

sur la langue allemande. Cette langue du Troisième Reich, Klemperer

l'appelle Lingua Tertii Imperii, qu'il code pour plus de sûreté par les lettres

LTI.

L'instauration d'un néo langage par les maîtres et les faiseurs de l'information à partir d'une transformation de la réalité. Ils imposent une vision du monde manichéenne en laissant croire que leur interprétation constitue l'écriture de l'histoire, alors qu'en fait, en contrôlant l'information ils ont fait se déplacer le rapport à l'histoire. L'actualité a remplacé l'histoire. Je m'explique sur quelques exemples.

On le voit dans la façon dont le pouvoir en France désigne dorénavant les directeurs de

chaîne publique. On le voit dans la manière dont l'avenir du journal « Le Monde », qui va être probablement racheté et dont l'autonomie va être remise en question, intéresse l'Elysée. On l'a vu surtout dans la manière autoritaire dont le pouvoir a reproché aux deux reporters de France 2 Guesquière et Taponnier d'avoir pris « des risques inconsidérés » pour faire leur métier et dorénavant de coûter trop chers à la collectivité.

On a insisté pour que leurs noms ne soient pas dévoilés pendant au moins trois mois de captivité, comme si ce qu'ils incarnaient, c'est à dire l'indépendance du métier de journaliste était devenu quelque chose de méprisable, comme si l'indépendance devait être remplacée par l'efficacité économique et le simplisme en termes d'informations.

On laisse entendre qu'une information guidée, pré digérée, destinée au fond à réduire le temps inutile de débats civiques et populaires, permettrait aux pouvoirs publics élus démocratiquement de prendre des décisions plus efficaces et plus économiques dans l'intérêt de tous. En quelques sorte ce serait la victoire des experts.

De la même manière les portraits associés du soldat Shalit et d'Ingrid Betancourt sur les murs de la synagogue de Strasbourg, depuis 2 ans, nous laissent entendre qu'un soldat israélien ne peut être qu'otage, donc qu'Israël n'est jamais en guerre, tout comme nous en Afghanistan nous ne serions pas en guerre.

Cela nous pousse à admettre que des comportements hors la loi comme celui d'Israël, qui arraisonne des navires dans les eaux internationales, peut être un comportement normal, car Israël n'est pas en guerre et ne fait que répliquer à des provocations émanant de groupements improbables puisqu'ils sont définitivement du côté du faible, de l'islamisme, du radicalisme et pas de la démocratie.

Je remarque qu'aujourd'hui le métier de soldat occidental n'a jamais été aussi sûr et que c'est un métier d'avenir en terme de sécurité puisque depuis 1945, 90% des victimes des conflits sont civiles !



Crédit photographique Kai Littmann (2-ufer) ©2010

BOYCOTT DES INSTANCES

[Communiqué]

Le SPH est associé à l'IDEPP au sein de l'Intersyndicale de Psychiatres Publics pour un mouvement de défense de la psychiatrie en septembre, et appelle d'ores et déjà les psychiatres à:

- 1) *Boycotter les directoires*
- 2) *Boycotter toutes les instances à partir de septembre*
- 3) *Faire une journée d'actions et de grève le 28 septembre 2010*

Le ministère continue à afficher son mépris pour le sort de la psychiatrie qui est poussée à s'adapter de gré ou de force aux dispositions de la loi HPST sans tenir compte de ses spécificités, et additionne :

- *la fin des renouvellements des chefferies de secteurs,*
- *la volonté de mettre fin aux procédures de nominations spécifiques des PH en psychiatrie,*
- *la désorganisation sectorielle par les pôles,*

Sur un autre plan, je constate que le sigle CMU ne veut plus rien dire à personne et qu'il prétend abusivement balayer « l'universel », alors qu'il ne sert plus aux spécialistes qu'à refuser un premier rendez-vous à leur bénéficiaire !

Georges Yoram FEDERMANN (Strasbourg)

<http://2-ufer.com/>

- *la disparition de la représentativité médicale et sectorielle des instances de l'hôpital*

A cela s'ajoutent les orientations sécuritaires des directives données aux préfets et de la réforme de la loi de 90.

Ces passages à l'acte successifs qui contredisent les promesses de prendre en compte les spécificités de la psychiatrie ne peuvent que conduire à l'exaspération des psychiatres hospitaliers devant l'installation d'une conception des soins où l'hôpital pourrait se passer de l'engagement médical et la psychiatrie de savoir psychiatrique.

Exaspération que certains manifestent, mais le comité de suivi de la loi HPST déclare ne pas avoir perçu de difficultés majeures lors de ses auditions.

Nous vous invitons donc à faire remonter les actions de vos établissements.

Et également toutes les situations où les préfets font, contre les avis médicaux, des difficultés à l'aménagement des soins et aux sorties des patients, sujet sur lequel le Contrôleur des Lieux de Privation a déjà signifié sa particulière sensibilité.

J.C. PENOCHET
I. MONTET

Domnul Ibrahim și florile din Coran

[*Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran*, Eric-Emmanuel Schmitt, Magnard, 2004 – adaptation au cinéma de François Dupeyron en 2003]

Eric-Emmanuel Schmitt nu se dezice de formarea lui de filosof nici în această lucrare.

Domnul Ibrahim și florile din Coran este un discurs despre existențialism, în care lyonezul împarte cu cititorul său idei care, cu siguranță, nu i-ar mulțumii pe unii ca Nietzsche și Sartre. I-a mulțumit, în schimb, pe cei din juriul festivalului de film de la Venezia. Dovadă stau distincțiile pe care ecranizarea romanului le-a primit, dar și premiul din partea publicului. Deși francezul este doctor în filosofie, nu avem nici un moment impresia că citim eseistică pretențioasă. Mai degrabă, beletristică modernă, la granița cu literatura self-help și cronică socială. Iată cum, citind acest roman, o să vă amintiți despre un context internațional nefericit, mai specific acela din Franța anilor post-două mii. Demonizarea „dușmanului de la Răsărit”, a teroristului fundamentalist gata să-și ia viața în fața copilului tău, doar ca să-i taie pofta de mâncare înaintea orei de studiu biblic.

Conținutul este oferit de autor într-un ambalaj romantic, demn de cronicile pariziene cu ștrengari pistruiți și intelectuali locuitori ai mansardelor. De fapt, ce oferă Eric-Emmanuel este povestea unui adolescent evreu care locuiește în Parisul ne-turistic. Cu situația lui, fără îndoială, mulți vor putea rezona. Un copil care nu și-a cunoscut mama, prea tânără pentru a-și asuma responsabilități. Îngrijit de un tata rece, victimă a unei moșteniri etnice nefericite și a unui destin tragic.

Recunoaștem o societate guvernată sever de sentimentul absurdului, al golului, al însingurării. Societate care te împinge să-ți ascunzi capul în informație stearpă, consumerism și false valori. Eforturilor constante și susținute, în loc să ne aducă mai aproape, par să ne despartă iremediabil de cei care ar trebui să ne fie cel mai aproape. Un context gândit parcă de maestrul Kafka, „pentru propria dumneavoastră disperare”. Privim către o existență a alegerilor care

mutilează. Poți alege varianta plină de praf, răceală sintetică, cărți vechi, luminată de spectrul galben al veiozei, niciodată de luminii soarelui și a dialogului. Sau pe cea a lipsurilor materiale, educaționale, morale, dar cu ocazionale întâlniri umane autentice. Cu alte cuvinte – educat și singur, sau fericit și ignorant. Acestea sunt opțiunile pe care le avem. Suntem martori la desfășurarea unei parade de modele și așteptări nerealiste, promovate pe toate căile senzoriale și culturale, spre îndoctrinarea completă. Modele care se manifestă agresiv în misiunea lor: să ne împiedice să apreciem ceea ce primim constant, perpetuând în continuare absurdul și orbirea profundă. Acești „Popoli”, frați și surori inexistenți, fără față, ne dau lecții de neadecvare, pe care nu avem instrumentele necesare să le chestionăm. Astfel, dacă nu suntem disciplinați și buni la matematici, bogați, frumoși, slabi și înalți, inteligența, sensibilitatea, insight-ul, talentul și toate celelalte calități devin un capital infim. Rezultatul? Previzibil și trist.

Interesant este că Schmitt alege să aducă împreună ca personaje un evreu și un *arab*. Cu riscul de a părea un banc sau o poveste cu Nastratin, face această mutare strategică în economia lucrării sale. Este în mod evident îngrijorat de potențialele efecte ale ignoranței cu privire la musulmanism și la cultura Orientului Mijlociu, în contextul evenimentelor de la sfârșitul anilor 90. 9/11, psihoza terorismului, violențele comise de soldații americani în Orient, împreună cu tulburările sociale din Franța și preferințele crescânde pentru partide cu viziune de extremă dreapta, mișcările de înarmare și indoctrinare a extremiștilor creștini îl fac pe Schmitt să ne aducă aminte că un holocaust nu trebuie să se mai întâmple.

Conștient fiind de inflația de dramă, nu insistă pe aspectele negative și nici nu își petrece timpul arătând vinovați cu degetul. În schimb, ne educă și pe noi, așa cum domnul Ibrahim îl educă pe tânărul său prieten. Astfel aflăm că nu toți musulmanii sunt „arabi”; că nu toți sunt niște entități absurde și obtuze, însetate de autoritate. Din contră, ne aduce aminte despre înțelepciunea calmă a filosofiei musulmane. Ibrahim este modelul acestei înțelepciuni, pe care, crede Schmitt, nu trebuie să-l pierdem din vedere atunci când arătăm cu degetul către

arabii ăia, la mall-uri, sau la televizor. Echilibrul, lenea contemplativă, sensibilitatea, talentul pentru comerț și antreprenoriatul, demnitatea, mândria și drogostea pentru Coran. Rezerva și generozitatea, mulțumirea, împăcarea, farmecul, harul, profunzimea, meditația. Sunt lucrurile pe care francezul le concentrează în personajul său, asigurându-se că ni le vom aduce aminte, atunci când canalele de știri ne vor mai bombarda cu vești despre petrol sau presupuse atentate.

Vreau să punctez că romanul nu este fățiș activist sau politic. Pentru că nu ne permite să uităm că societatea, etnia, religia trebuie redade omului. Într-un timp în care fiecare își construiește și trăiește propria viziune despre apartenență, conflictele de grup sunt absurde și ușor de evitat. Cu condiția să nu uităm să chestionăm de fiecare dată informația pe care o primim, exact așa cum învață și Moise să facă. Așa cum spune chiar personajul cu umor, trebuie să ne formăm obiceiul îngrozitor de a face comparații.

Cartea mai vorbește și despre mentorat și paternitate în toate formele sale, de la cea biologică până la cea abstractă, de inițiator în explorarea legaturii cu transcendența. Aflăm că o conexiune mentorala autentică nu trebuie să vină mereu din legături de sânge. Așa cum nici Adevărul nu trebuie căutat în cărți, ci în existența reală. Știința, luxul, morala, ne amintește Schmitt, au ajuns să fie ca vitrinele celor bogați: abstracțiuni cu prețuri enorme, care ar trebui să-ți cumpere recunoașterea propriei valori și reușite. Astfel, oamenii cumpără nimic, pentru sume exorbitante și se aleg, la fel ca și împăratul cu haine noi din poveste, tot cu nimic.

Schmitt este într-o măsură deconstructivist. Demolează fără vehemență și fără ezitare toți falșii idoli venerați de omul contemporan. Familia, apartenența etnică, cea religioasă, morala, dragostea, educația, toate trebuie regândite. Și asta pentru că au ajuns tot un fel de genți dintre cele dedicate elitei financiare: mari, goale și ridicole. Să considerăm, în schimb, o reîntoarcere la ceea ce este simplu și nemijlocit, ca fiind aducător de trăiri autentice, ne recomandă scriitorul.

Spre finalul acestei inițieri, protagonistul cel tânăr primește în dar de la tatăl său adoptiv confirmarea că este demn de iubire și acceptarea propriei identități. Este învățat cum să se roage ca musulmanii. Află imediat și care sunt beneficiile acestor practici, văzând cum dispar resentimentele, conflictele și angoasa. În plus află și ce înseamnă paradigma fizicii cuantice, învârtindu-se în jurul său, „ca un atom desupra vidului care este Totul”. Se învârtește *în jurul propriei sale inimi* și cu toate că nu înțelege, în mod teoretic paradoxurile fizicii micro-universului, le simte și le intuiește. Și asta este absolut suficient, înțelege cititorul. Desigur, cu dedicarea cu care ne-a obișnuit în aproape 80 de pagini, Ibrahim moare. Cum nu se putea mai nimerit! Accidentul pare tot încercarea de a da o lecție utilă tânărului Moise. Totuși, nu este nimic tragic sau înspăimântător în acest eveniment. Și asta pentru că nu există moarte, ci *reintegrare în Necuprins*, eveniment firesc, nu motiv de disperare, înțelegem.

În final, Schmitt, ne invită să ne construim singuri, așa cum face personajul lui. Nu conform cu etichetele fără semnificație, pe care le-am dus după noi, ca pe poveri, timp de generații. Pentru cei care caută o lectură avant-garde, solicitantă, criptică, sarcastică sau provocatoare, acesta nu este romanul care le va face ziua. Există umor, din plin, însă nimic negru, sec sau amar; doar din cel binevoitor. Așa cum, probabil ar fi dorit și domnul Ibrahim, dacă mai trăia încă...

Motivațional, emoționant, optimist.

O lectură plăcută și bine stratificată din punct de vedere ideologic. Poate trece drept o poveste ușor de citit sau drept un manifest complex despre toleranță și auto-acceptare.

Scris de Ioana DRAGAN (Roumanie)

<http://www.bookblog.ro/literatura-contemporana/domnul-ibrahim-si-florile-din-coran/>

Humanitas Fiction, 83 pages, 2006, traduction roumaine de **Paola Bentz-Fauci**,

CSÁTH GÉZA „ALBUMLEVÉL”

1.

1843-ban vagy 44-ben halt meg Io, Pesten, a Váci utcában. És ahogy késő szeptemberi alkonyaton betévedtem abba a házba, átölelt engem a sötétségben. Gyengéden, mint valami illatos szellő, amely leanderbokrok felől jő. Az udvar, ahol ez történt, ahová betévedtem, szűk volt, és a második emeleten túl élesen derengett egy kicsiny háromszögében az ég szürkészöld alkonyati színe.

Végignézttem az emeletek folyósóin. Seholt senkit sem láttam. Az ablakok mögött azonban elhalt kacagások bujdosnak, és Io újra átölelt engem a sötétségben, gyengéden, mint valami illatos szellő, és megcsókolt az ajkamon, félénken, egy pillanatra csupán, mintha csak a puha arcát érintette volna a szájamhoz, és a szája csak a levegőben suhant volna el az ajkaim előtt.

2.

E pillanatban megláttam őt. A második emelet kis folyosójának végén jött, olajlámpással a kezében. Fölnéztem reá, és lemosolygott hozzám, mint egy ártatlan leány, aki először mosolyog férfira. Körülnéztem az udvaron, és akkor láttam, hogy a kaput bezárták, és egy zöld kendőbe burkolózott öregasszony ül mellette. A falra, a feje fölé szinte, egy olajlámpást akasztott.

Io ezalatt lejött hozzám, egy régi dalt dúdolt, és szerényen, halkán, nevetve nyújtott kezét, mint aki szerelmes és szégyenkezik.

– Io – mondtam neki –, te ismerted a nagyapát!

A leány nem felelt. Pirosszínű, lenge ruháján és mezítelen, illatos nyakán apró fénykarikák táncoltak. Tágra nyitott szemekkel, némán bámult az arcomba.

– Io – mondtam –, ha nem akarsz beszélni, vezess a szobádba.

3.

Megfordult és fölfelé indult a szűk csigalépcsőn, és hogy az első emeletig értünk, láttam, hogy ajtók nyílnak ki körös-körül a folyosón, és színes ruhájú lányok lépnek ki

rajta. Csúnya, ellenszenves volt az arca valamennyinek, és félnem kellett az erős, mérges parfümüktől, amely apró felhőkben szállott tőlük felénk. Io sietett, és a második emeletre érve már nem láttam lenni világosságot. Sőt, úgy tetszett, hogy minden, ami ott volt, most elsüllyedt, eltűnt a mélységben, és nincsen más semmi, csak az ajtó, s mögötte Io szobája. Megreszketttem erre a gondolatra, és valószínűleg leszédülök a mélységbe, ha Io át nem ölel, és be nem tuskol a kis szobába. Fehér függönyök lógtak az ablakon. Magas szögletes szekrény állott a fal mellett, és egy kicsiny, mennyezetes ágy. Az övé.

– Io – szólottam –, feküdj le halotti ágyadba, és aludj el.

Io szótlánul vetkőzni kezdett. Kényszeredetten és illetlenül mosolygott reám, amint lehúzta harisnyáit, kis piros papucsait és könnyű selyemköntösét. Azután az ágyra ült, és lassan, mosolyogva lehajtotta a fejét a párnára, és egyenként a takaró alá húzta apró, kislányos, fehér lábait.

Ekkor suttogva, félénken, majdnem sírvafakadva beszélni kezdtem.

4.

– Ugye, Io, hogy tavasz volt, amikor találkoztál a nagyapával. Te megláttad az ő tizenhétéves, rózsaszínű fiúarcán a szerelem áldását. Ugye, Io, ő volt a legszebb fiú azok között, akik az egyetemen akkor patikáriusságot tanultak. Hiszen te ismerted valamennyit. Finom, fehér kezei ráncatlanok lehettek, és a kék erek, amelyek később, mikor már én is éltem, kidagadtak és kicsomósodtak rajta, még lenni bujdosnak a friss, elevel izmok között. Valószínűleg a kezét is megcsókoltad, ezen nem is kell csodálkoznom, mert szeretted őt, Io, és emiatt csábítottad el ebben a szobában.

Hányszor ült azután melletted a nagyapa? Szép, fiatal, arcára vékony rétegben rakódott reá a gonosz mósuszillat, amelyet kis ládában tartogattál. Te okoztad, Io, hogy a nagyapa rózsaszín arcára apró ráncocskák ültek, mégpedig igen korán, a szeme és az orrcimpái mellé.

Nem vádollok, Io, csak azt akarom neked megmondani, hogy miattad sírt annyiszor

nagyanya, amikor félt, hogy nagyapa nem szereti őt többé. Mert nem is szeretted. Csak téged szeretted életében. Io, ezt, ugye, nem tudod? Pedig én alighanem jól tudom, hogy nagyapa, mielőtt hazament Pestről nyári szünidőre, hosszan csókolta a nyakadat, és az ajakadat is, meg a violaszínű, könnyes szemeidet is. Te pedig tele voltál szerelemmel iránta, mint egy részeg méhecske, aki lehull az orgonabokor tövébe, és a jövőről meg a múltból álmodik.

5.

A nagyapa elment haza – mindezt egészen jól tudom – és te véteztél ezután, Io. A legnagyobb vétket követted el; feledtél, feledtél. Ez olyan nőknél, mint amilyen te voltál, a legnagyobb vétek. Ezt nem pótolhattad soha helyre. A feledés megrontja az ifjúságot, és meggyorsítja az idő kerekének forgását. Emiatt öregedtél meg, Io, és becstelen nő lettél, mert lemondtál az ő csókja emlékének édességéről, és csak csókoltál tovább. És amikor a nagyapa sokkal később, a kisfiával, az én apámmal Budapestre jött, találkozotok a Stáció utcában. Emlékszel-e rá, vagy ezt is elfeledted? Szent István napja volt. A nagyapa bal kezének mutatóujjával vezette apát. Apa apró kis nyolcéves kezeivel görcsösen szorította a hatalmas, hosszú, kalauzoló mutatóujját, és barna, szép szemecskéi tárgya nyilván bámulták az ismeretlen nagyváros csodáit. Te pedig megálltál az utcasarkon, és nem ismerted meg a nagyapát, el tudtad feledni, hogy valaha mennyire szeretted az arcát, a száját, a szemét. Te...te, gyalázatos!

6.

– Ekkor már egészen romlott volt a lelked – saját magad rontottad el – és annyira kegyetlen és közömbös voltál, hogy nagyapának, amikor ő észrevett, hátat fordítottál, és elindultál más irányba.

A nagyapa sokat gondolt rád és éppen úgy szeretted, mint azelőtt. Mert igazi férfiúi lelke volt, és az első szerelem gyökereit belőle semmi sem irhatta ki. Aznap este, amikor lefektette fáradt kisgyermek-apuskámat, nagyapa igen töprengett, hogy elinduljon-e a keresésedre. Nem indult el. Gyertyavilágnál éjfélig virrasztott a „Fehér Ló” szálloda szobájában, és végigmuzsikáltatta lelkén a régi

csókjaid dudorászó emlékeit, a legszebb ifjúságnak idejét.

Mit mondd még, Io. A halálos ágyán is rád gondolt nagyapa. Ott állott mellette nagyanya, ez a szép, csodálatosan kedves, hű asszony, orvosságot adott neki, és megtörölte verejtékes homlokát. És nagyapa mégis rád gondolt.

7.

– Ezeket akartam neked mondani, Io. Azután meg akartam igazítani a függönyöket halotti ágyadon, és meg akartam gyújtani a mécsest a szentkép alatt. Engedd hát, hogy távozzam.

Io most lehajtotta a fejét a párnára, szomorúan nézett rám, és elnyújtózott az ágyon, mint valami halott kismacska. Megigazítottam az ágymennyezet fehér függönyeit, és meggyújtottam a kék üvegű mécsest a Mária-kép alatt. Io ibolyaszínű, nyitott szemei úgy sötétlettek a fehér csipkefátyolon át, mint két szegény, eltévedt, elpusztult bogárka.

– Io – mondtam –, számodra nincs irgalom a túlvilágon. Sohase lesz nyugalmad, és éjjel kell járnod a folyosóra és a lépcsőházba, hogy későn hazatérő ifjak és férfiak szívét megriaszd szellemcsókkal. Sajnálak e szomorú élet miatt. A kis falépcső, a szűk folyosó, a petróleumlámpa halvány világossága mellett nem a legkellemesebb sétaterek. Különösen, ha a házmester takarékoskodik, és a lámpa emiatt keservesen füstöl...Mennem kell, Io, nemsokára éjfél lesz, Isten veled!

8.

Kiléptem a szobából. Lebotorkáltam az udvarra, és kimentem a házból. De mire hazaértem, már jóval elmúlt éjfél. Amikor kinyitották a kaput, gyenge érintést éreztem a vállamon, és megborzongtam a fülem mögött. Mintha egy női kéz egy pillanatra megfogott volna, mintha valami szellő vagy szellem – megcsókolta volna a nyakam.

In: Csáth Géza: *Mesék, amelyek rosszul végződnek*, Magvető, Budapest, 1994, 523.o.

[*Un immense merci à Anett BARNA pour sa retranscription in extremis de la nouvelle de Csath en hongrois!*]

**« Feuilletts d'album »
Dans un immeuble inconnu**

1

Io mourut à Budapest, rue Váci, en 1843 ou 1844. Quand, à la tombée d'un soir de septembre finissant, je suis entré par hasard dans *cet* immeuble, elle est venue, dans la pénombre, se serrer contre moi. Tendrement, comme un souffle de vent parfumé montant des lauriers-roses. La cour où cela se passa, où j'étais entré par hasard, était étroite, et au-delà du second étage étaient nettement apparues, dans un triangle minuscule, les nuances vert-de-gris du ciel crépusculaire.

Mon regard balaya les coursives de la cour intérieure. Je ne vis personne. Derrière les fenêtres, pourtant, des éclats de rire d'un autre âge avaient trouvé refuge, et Io se serra contre moi une fois encore dans la pénombre, tendrement, comme un souffle de vent parfumé, et m'embrassa les lèvres, timidement, un instant furtif, comme si son doux visage n'avait fait qu'effleurer ma bouche, et que la sienne était passée comme une ombre devant mes lèvres.

2

À cet instant, je la vis réellement. Du fond de l'étroite coursive du deuxième étage, elle venait à ma rencontre, une lampe à huile à la main. Je levai les yeux dans sa direction et elle me répondit par un sourire comme une innocente jeune fille adressant pour la première fois un sourire à un homme. Je jetai un coup d'œil dans la cour et m'aperçus que le portail

d'entrée avait été fermé et qu'une vieille femme, emmitouflée dans un châle vert, s'était assise à proximité. Sur le mur, presque au-dessus de sa tête, elle avait accroché une lampe à huile.

Io, pendant ce temps, était arrivée à ma hauteur, murmurant une vieille chanson ; modestement, sans dire un mot, elle me tendit la main en riant, comme quelqu'un qui est amoureux et qui a honte.

« Io, lui dis-je, tu as connu le grand-père ! »

La jeune fille ne répondit pas. De minuscules cercles de lumière dansaient sur sa robe rouge, vaporeuse, et dans son cou nu et parfumé. De ses yeux écarquillés elle fixait mon visage en silence.

« Io, fis-je, si tu ne veux pas parler, conduis-moi à ta chambre. »

3

Elle fit demi-tour et se mit à gravir l'étroit escalier en colimaçon, et lorsque nous atteignîmes le premier étage, je vis tout autour de la coursive des portes qui s'ouvraient, et des jeunes filles vêtues de robes bariolées qui sortaient sur le seuil. Toutes avaient un visage laid et repoussant, et je ne pus retenir ma crainte de respirer le parfum toxique et entêtant qui émanait d'elles, formant une petite masse nébuleuse au-dessus de nous. Io accéléra le pas, et lorsque nous arrivâmes au second étage, je ne vis plus aucune clarté au-dessous de nous. Bien plus, j'eus l'impression que tout ce qui se trouvait ici avait sombré, disparu dans les profondeurs et qu'il n'y avait plus rien, hormis la porte, et derrière la porte, la chambre

de Io. Je me sentis trembler à cette pensée, et me serais probablement précipité, pris de vertige, dans ce grand trou noir si Io ne m'avait pas retenu dans ses bras et ne m'avait pas poussé jusque dans sa petite chambre. Des rideaux blancs pendaient aux fenêtres. Il y avait, adossée contre le mur, une haute armoire carrée et un tout petit lit à baldaquin. Le sien.

« Io, fis-je, allonge-toi sur ton lit de mort, et endors-toi. »

Io, sans un mot, se mit à se déshabiller. Elle me souriait d'un air contraint et indécent tout en ôtant ses bas, ses petits chaussons rouges et sa chemise de soie légère. Elle s'assit ensuite sur le lit, et doucement, tout en souriant, posa la tête sur l'oreiller puis glissa l'une après l'autre sous la couverture ses deux petites jambes laiteuses de fillette.

C'est alors que je me suis décidé à parler, murmurant timidement, fondant presque en larmes.

4

« C'était au printemps, Io, n'est-ce pas, que tu as rencontré le grand-père. Tu as vu sur son jeune et frais visage de dix-sept ans la bénédiction de l'amour. Il était le plus beau, Io, n'est-ce pas, parmi tous ceux qui étudiaient alors la pharmacie à l'université. Puisque tu connaissais tout le monde. Ses mains blanches et fines devaient être sans rides, et les veines bleues qui, plus tard – j'étais né alors – se sont dilatées pour former de légères petites bosses, circulaient encore entre ses muscles alertes et

bien vivants. Ses mains, tu les as embrassées sans doute, de cela je ne dois pas m'étonner, parce que tu l'aimais, Io, et c'est la raison pour laquelle tu l'as séduit dans cette chambre.

« Combien de fois ensuite ce grand-père s'est-il assis auprès de toi ? Sur son jeune et beau visage a fini par se déposer une fine couche de ce méchant parfum de musc que tu conservais dans ta petite cassette. C'est toi, Io, qui fut cause de l'apparition de minuscules ridules sur le visage si frais du grand-père, et cela très tôt, autour des yeux et près des ailes du nez.

« Je ne t'accuse pas, Io, je veux seulement te dire ceci que c'est à cause de toi que grand-mère a pleuré tant de fois, craignant que grand-père ne l'aime plus. En fait, il ne l'aimait pas. Il n'a toujours aimé que toi. Cela, Io, tu l'ignorais, n'est-ce pas ? Mais moi je savais fort bien que grand-père, avant de repartir de Budapest pour les vacances d'été, chez lui, embrassait longuement ton cou, et tes lèvres aussi, et puis tes yeux mauves baignés de larmes. Et toi, tu étais comblée d'amour comme une petite abeille ivre qui, tombant dans un buisson de lilas, rêve du passé et de l'avenir.

5

« Le grand-père est rentré à la maison – tout cela, je le sais parfaitement bien – et toi, après ça, tu as commis une faute, Io. Tu as commis la plus grande faute qui soit ; tu as oublié, tu as oublié. Pour le genre de femme que tu étais, c'était la plus grande faute. Et cela, tu ne pourras jamais plus le réparer. L'oubli ruine la

jeunesse et précipite le cours des cercles du temps. À cause de cela, tu as vieilli, Io, et tu es devenue une femme indigne, parce que tu as renoncé au souvenir de ses baisers, à leur douceur, et tu as continué à distribuer d'autres baisers. Et lorsque le grand-père, bien plus tard, est venu à Budapest avec son petit garçon – mon père –, vous vous êtes rencontrés rue Stáció. Est-ce que tu t'en souviens, ou bien est-ce que cela aussi tu l'as oublié ? C'était le jour de la Saint-Étienne¹. Le grand-père conduisait mon père de sa main gauche, par l'index. Et avec sa toute petite menotte d'enfant de huit ans, mon père se cramponnait au long, à l'immense index qui le pilotait, écarquillant ses beaux petits yeux bruns devant les merveilles de la grande ville inconnue. Et toi, tu étais restée sans faire un geste à l'angle de la rue, et tu ne reconnus même pas le grand-père, tu avais été capable d'oublier qu'un jour tu avais tant aimé son visage, sa bouche, ses yeux. Oh... tu devrais avoir honte !

6

« À cette époque-là, ton esprit était déjà profondément corrompu – tu t'es toi-même dépravée – et tu étais si cruelle et si indifférente que, lorsqu'il t'aperçut, tu lui tournas le dos et repartis dans une autre direction.

« Le grand-père a beaucoup pensé à toi, et il t'aimait tout autant qu'avant. Car son âme était noble, celle d'un homme, un vrai, et rien ne put extirper en lui les racines du premier amour.

Ce soir-là, après avoir couché mon petit papa-enfant exténué, grand-père a beaucoup réfléchi pour savoir s'il allait ou non venir te chercher. Il ne l'a pas fait. Il a veillé jusqu'à minuit dans sa chambre de l'*hôtel du Cheval blanc*, à la lueur d'une bougie, et dans sa tête a laissé se jouer et rejouer la douce mélodie de tes anciens baisers, le plus beau temps de la jeunesse.

« Que pourrais-je encore te dire, Io ? Sur son lit de mort, grand-père, c'est encore à toi qu'il pensait. Grand-mère était là, près de lui, cette belle femme, extraordinairement aimable, fidèle, elle lui donnait ses médecines et essayait son front perlé de sueur. Et malgré cela, grand-père, c'est encore à toi qu'il pensait.

7

« C'est cela que je voulais te dire, Io. Je voulais aussi réajuster les voilages sur ton lit de mort, et puis allumer la veilleuse sous l'image pieuse. Alors maintenant, laisse-moi m'en aller. »

Io a alors reposé la tête sur l'oreiller, elle m'a regardé tristement et s'est étendue sur le lit comme un petit chat mort. J'ai donc réajusté les voilages blancs du ciel de lit et allumé la veilleuse protégée d'un vitrage bleu sous l'image de la Vierge Marie. Les yeux mauves, grand ouverts de Io se sont obscurcis à travers la blancheur du voile de dentelles, comme deux pauvres petits insectes morts prisonniers.

« Io, dis-je, il n'y aura pour toi aucune miséricorde dans l'au-delà. Tu ne trouveras jamais la paix. Tu es condamnée à errer la nuit dans les coursives et dans les cages d'escalier pour effaroucher de tes baisers spectraux le

cœur des hommes et des jeunes gens qui rentrent tard. Je te plains pour cette triste vie. Ces petits escaliers de bois, cette coursive étroite, à la lueur blafarde d'une lampe à pétrole, n'ont rien d'un lieu idéal de promenade. Surtout si, par souci d'économie, le concierge laisse péniblement fumer la lampe... Je dois partir, Io, minuit approche. Dieu te protège ! »

8

Après avoir quitté la chambre, je suis redescendu à tâtons jusque dans la cour et suis sorti de l'immeuble. Mais lorsque je suis arrivé chez moi, minuit était déjà passé depuis longtemps. Au moment où on m'a ouvert le portail, j'ai senti que l'on m'effleurait doucement l'épaule, et j'ai ressenti un frisson derrière les oreilles. Comme si une main féminine, pendant un instant, m'avait agrippé, comme si un souffle ou un esprit... avait embrassé mon cou.

Géza CSATH (1909-1911)

[Traduction française de Thierry LOISEL, que nous remercions bien vivement de nous avoir confié ce texte.]



Mémorial de Géza Csath à la Clinique psychiatrique de l'Université Semmelweis à Budapest, mai 2008

PSYKORTERAPY

ou la thérapie par l'esprit, le corps et le cœur

Feuilleton d'Enaïra (chapitre 1)



« *L'Ouvreuse* » de Serrat

Fragments d'entretiens dans le cadre d'une pièce...

Fiction ou Réalité ?

Première pièce jouée avant d'avoir été écrite !

Personnages :

Psy : Dr. René Saëns (40 ans)

Patiente : Lou Cornu (48 ans)

Lieu : Cabinet de psy

Temps : Janvier à septembre = 9 mois

Action : Pa-acte ?

Chanson d'après *Marie-Paule Belle*

Je n'suis pas schizophrène

Ca me gêne, ça me gêne.

Et je me mets à l'aise

Pour qu'on baise, pour qu'on baise.

Il n'y a que vous que j'aime

En poème, en poème.

Et je veux mettre en acte
Pas en pacte, pas en pacte !

NOUVEL AN

RS Je suis déjà en retard.

LC Vous commencez bien. J'ai dit à ma fille que j'avais des entretiens avec un psychothérapeute.

RS Oui, des entretiens.

LC Pendant les fêtes, j'ai pensé à ma maladie innommée et je me suis dit : *In nomine Pater et Filius et Sanctus Spiritus et Amen*. Il n'y a rien à dire.

RS Non, justement il y a beaucoup à dire entre deux. Mais chez vous cela serait le père qui est innommé. Vous n'exprimez pas vos affects à son sujet.

LC Mon père est mort et quand j'y pense, je n'ai même plus de rancune pour les sévices qu'il m'a fait subir. C'est loin. Et même je me demande pourquoi je ne disais pas : « *Allah est grand* » quand il me le demandait, alors qu'il était agnostique et comme vous me le demandiez !

RS Quelle est cette nécessité de ne pas montrer vos affects ?

LC La photo, avec le sapin et le palmier, que je vous ai envoyée pour Nouvel An peut représenter trois personnages : Le sapin artificiel et sévère serait le père, les branches du palmier seraient le bébé morcelé en relation fusionnelle avec sa mère qui serait le tronc et le sapin ne séparerait pas le bébé de la mère.

RS Mais le sapin touche le palmier.

LC Oui le sapin touche le palmier, mais il ne le sépare pas. C'est comme dans la schizophrénie.

RS Ne parlons pas de schizophrénie, mais de vous.

LC J'ai déjà du retard c'est antinomique et je me demande si vous l'avez dit consciemment.

RS Mais oui je l'ai dit consciemment. Je sais que vous aimez les jeux de mots.

LC Et moi j'ai dit : « *Ca commence bien* » comme si « *J'ai déjà* » c'était bien et « *Du*

retard » c'était mal. Mais je n'étais pas consciente de ça sur l'instant.

RS Vous l'avez compris globalement, c'est ça qui est important.

LC Oui, mais je voulais savoir si vous l'aviez dit volontairement comme ça.

RS Je parle à qui peut m'entendre.

LC Mais vous pourriez le dire autrement. Vous le dites de cette façon parce que c'est moi ?

RS Je parle à vous.



Le sapin et le palmier (photo : Enaira)

L'INACCESSIBLE

LC Je regarde vos étagères où figurent les représentations d'un analyste et d'un analysant sur un divan. Cela me fait penser à une carte postale sur laquelle il y avait un psychanalyste et une patiente poule surmontée d'une bulle contenant un œuf. Alors j'ai rajouté des bulles : «*souvenir* » au-dessus de la poule et «*sous venir* » en deux mots au-dessus du psychanalyste ! Sur la première étagère en bas, ça représente la mer ?

RS C'est plutôt le gouffre, l'abîme.

LC Et au-dessus, je ne vois pas bien ce que représentent ces objets ?

RS C'est la technique. Ce sont des appareils d'auscultation des années 20.

LC Et au-dessus, le petit vase en céramique d'où sort une espèce de tube à essai transparent ?

RS Cela représente l'art.

LC Et en haut ?

RS C'est le cosmos.

LC Et l'étagère vide ?

RS

LC Tout veut dire quelque chose ! Une Suédoise m'a dit comment on dit 777 en suédois. C'est vrai que, comme vous le disiez, c'est difficile à prononcer.

RS Il y a une gutturale.

LC Oui, c'est un peu comme en arabe. Moi je prononçais «*chou* », mais c'est «*rou* » et après «*houndra* » ça ressemble à «*hundert* » en allemand, et de nouveau «*rou* » «*tiou* » «*rou* ».

RS Le «*rou* » est un peu roulé.

LC Dans la rue où j'habite, une Suédoise tient un magasin où elle vend des objets des pays nordiques. C'est elle qui m'a dit comment dire 777 en suédois. Pour moi la Suède était un pays de rêve.

RS Les Suédois, surtout ceux du nord ne parlent pas. Ils n'ouvrent pas la bouche.

LC Peut-être qu'ils ferment la bouche par peur que le froid n'entre par la bouche ! Quand nous étions petits, mon frère et moi recevions d'amis suédois de notre mère un calendrier de l'Avent et des objets suédois décoraient la table de Noël.

RS Mais la Suède c'était aussi l'inaccessible.

LC Oui, il y avait le Roi de Suède dont on me parlait, que je n'avais jamais vu et que j'aimais. Cela se passait dans mon imagination. Mais l'inaccessible ça n'est pas la distance.

RS Non, ce n'est pas la distance. Un objet peut être tout près derrière une vitrine et l'on ne peut y accéder.

LC Mais vous êtes aussi inaccessible.

RS Je suis accessible d'une autre manière.

LC Par la parole ?

RS Par l'échange.

LC J'ai une maladie sans queue ni tête !

RS Maladie, mal a dit...

LC Mal a dit !

RS Quel mal a dit ? Réfléchissez-y pour la prochaine fois...

LE BON RÔLE

LC Vous m'avez dit la dernière fois de réfléchir et j'ai pensé que vous étiez... *la réflexion de mon imaginaire*. J'ai fait morceler un mot au psychanalyste de mon imagination et vous avez repris le rôle de ce psychanalyste en morcelant *mal-a-die* et en plus vous avez gardé la monnaie en *sous-venir* en deux mots. Vous avez réfléchi par l'action et le signifiant.

RS J'avais le bon rôle.

LC Je peux aussi morceler maladie et dire : « *merde Allah dit !* ». Voilà ce que je pense quand on me dit de réfléchir.

RS Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit alors ?

LC Parce que je n'osais pas. J'avais peur de mon père. Et puis le silence était une arme. Peut-être aurait-il préféré que je réponde. Vous n'avez rien changé sur vos étagères.

RS Pas si vite.

LC Cela prend du temps...

RS Vous voyez bien pour vous !

LC Ce que je dis est anecdotique. Je ne vois pas globalement.

RS Ce que l'on fait c'est analytique pour avoir une vue d'ensemble.

ANTIGRIPPINE

LC Vous avez la voix caverneuse.

RS J'ai eu la grippe 4 jours avec 40 de température.

LC Le 24 décembre, j'ai été admise à la Société des Poètes Français. Cela m'a fait plaisir. Vous disiez que je vivais en marge, mais je vis dans mon *con-texte*.

RS Vous vivez dans votre contexte, mais est-ce un choix ? N'est-ce pas par crainte ?

LC Je ne suis pas gentille, je fais des jeux de mots avec des malades. Mais peut-être n'avez-vous pas eu connaissance de celui que j'ai écrit sur la feuille collée à votre sonnette disant : « *Votre médecin est grippé* » ?

RS Non, on a changé de feuille et la personne qui l'a enlevée n'a rien dit.

LC Je peux écrire, mais je n'ose pas dire.

RS Pourquoi ?

LC Petite fille déjà je ne disais jamais un mot grossier, pourtant on ne me l'interdisait pas.

RS La contrainte ne vient pas toujours de l'extérieur, même chez l'enfant.

LC Vous aviez donc mis sur la sonnette une feuille sur laquelle j'ai écrit : « *Agrippine compatit* », mais personne n'aura su ce que je voulais dire.

RS Agrippine... j'avais la grippe...

LC A grippe pine, con pâtit !

RS Il y a un médicament *antigrippine* !

LC Je ne sais pourquoi je fais tous ces jeux de mots.

RS Ces jeux de mots c'est votre force. Ce que vous dites m'est précieux. Ce que chacun dit est précieux.

LA PSYCHANALYSE

RS Je vous trouve le visage bien pâle.

LC Ce doit être le froid, une vasoconstriction des petits vaisseaux. Vous étiez absent... je ne sais de quoi vous parler, de ma relation à mon père, d'une relation avec un ami psychanalyste de mon mari, de ma relation avec vous ?

RS Quelle relation avec un ami psychanalyste de votre mari ?

LC Je corresponds par e-mail avec ce psychanalyste. Dans un de ses derniers messages, il disait, c'est paraît-il un vers d'Aragon : « *Qui dira l'ennui du commerçant*

derrière sa vitrine » et il s'est comparé au commerçant car il s'ennuie avec ses patients.

RS Dans ce cas, on arrête d'être psychanalyste. On ne peut avoir l'écoute flottante pour le patient qui livre de son moi des choses profondes.

LC Oui, justement il veut arrêter d'être psychanalyste et aller cultiver ses pommiers et être médecin de campagne pour quelques patients.

RS Oui, c'est mieux qu'il aille cultiver ses pommiers.

LC Alors je n'ai pu m'empêcher de lui répondre : « *Qui dira l'envie qui prend le client devant la vitrine* » et « *Commerce de mots ne m'ennuie pas* », parce que c'est un commerce, un échange de mots, et puis c'est vous qui m'avez parlé du désir de l'objet derrière la vitrine...

RS Mais la psychanalyse, c'est justement ça, la recherche de l'objet, le manque etc...

LC J'ai poursuivi la relation par e-mail avec des jeux de mots.

RS Vous aimez les jeux de mots, moi je m'attache plus...

LC Je fais des jeux de mots et vous vous attachez plus à ce qu'ils recouvrent, vous vous attachez plus au fond qu'à la forme.

RS Oui mais, avec les jeux de mots, vous pouvez dire des choses que vous ne diriez pas autrement et que l'autre ne comprend pas forcément.

LC Oui avec les jeux de mots, je peux dire des choses que je n'oserais pas dire autrement et que l'autre peut comprendre ou ne pas comprendre pour son bien ou pour son mal, mais pas seulement ça...

RS C'est un jeu. Les néologismes, vous savez ce que c'est ?

LC Oui, ce sont des mots nouveaux que l'on crée. Peut-être connaissez-vous *famillionnaire* ?

RS Non, je ne connais pas.

LC Il a été créé à partir de familier et millionnaire. J'ai pensé cette semaine venir une fois chez vous et ne rien dire, rester dans le silence, bien que je sache que ce ne soit pas le but, mais pour voir ce qui se passe avec vous.

RS Oh dangerosité du silence !

LC Mais ça m'aurait coûté un effort de ne pas vous parler. J'ai trop de choses à dire.

RS Oui, vous préférez parler.



Reflets dans une vitrine (Einara)

LE LINGE SALE

LC La toux vous poursuit.

RS Elle me tenaille.

LC Aujourd'hui j'étais fatiguée et il n'y a qu'en écrivant que je peux oublier ma fatigue. Quand j'arrête d'écrire, elle revient.

RS Écrire c'est la parole et la parole aide.

LC Vous dites que je fais de la rétention, mais quelle rétention ?

RS La rétention de ce que vous ne dites pas, que vous avez vécu. Ce ne sont pas forcément des choses importantes, ça peut être des choses anodines.

LC Une fois, vous avez associé les souvenirs à du linge sale. Mais moi je ne pense pas que les souvenirs soient du linge sale, même si je dis que le psychanalyste lave des souvenirs. Le

bébé qui naît, on le lave, mais peut-on dire qu'il est sale ?

RS Oh j'ai peut-être parlé de linge sale, mais il ne faut pas le prendre au mot.

LC Oui, les souvenirs c'est ce dont on est fait.

RS Si je vous comprends bien c'est tout ce qui fait partie de la personne, le bon, le mauvais, mais souvent restent plutôt les mauvais souvenirs.

LC Oui, les souvenirs peuvent être cruels, plaisants, mais je ne les sens pas sales. Et je ne comprends toujours pas quelle rétion je fais.

RS J'ai l'impression que vous savez ce que je veux vous faire dire et que vous ne le dites pas, par rapport à votre père.

LC Mais qu'est-ce que je sais ?

RS Mais dire ce que vous ressentez pour votre père.

LC Très tôt j'ai remplacé mon père par un autre, le policier qui m'avait recueillie quand je m'étais perdue à 4 ans et qui m'avait prise sur ses genoux. Je voulais épouser un policier.

RS Oui, vous aviez besoin du bon père.

LC Oui. Vous époussetez votre pull bleu marine ! Quelle pellicule enlevez-vous ?

RS Les miennes, les miennes !

RÉSONANCE

LC Je commençais à faire tapisserie dans votre salle d'attente !

(Aux murs sont suspendues trois tapisseries)

RS Mais vous étiez sur le siège du dominateur.

LC Comment ?

RS Le siège face à la porte.

LC Oh je me suis assise sur ce siège parce que celui sur lequel je m'assieds habituellement est un peu sale.

RS Qu'y avait-il ? Des cheveux ?

LC Non, un peu de poussière. De quoi vais-je vous parler ? Parfois j'ai l'impression que vous faites l'âne pour avoir du son !

(Elle pointe l'index vers l'oreille)

RS C'est mon métier.

LC Vous m'avez dit que vous ne connaissiez pas *famillionnaire*. Je suis *femme millionnaire* ! Et vous connaissez Freud et ce qu'il a dit de Heine.

RS Je réponds comme ça pour m'assurer du sens que donne la personne au mot.

LC Mais vous saviez quel sens je lui donnais.

(Téléphone du fils du Dr Saëns qui se prénomme Michel)

LC Pour vous Michel c'est masculin et pour moi c'est féminin !

(La fille de Lou se prénomme Michèle)

RS C'est l'un et l'autre.

LC J'ai l'impression d'être en résonance avec vous, avec moi.

RS Avec les deux orthographes ?

LC ... Quelqu'un a dit à mon mari que vous étiez lacanien. Est-ce vrai ?

RS Oui, j'ai été psychanalysé par quelqu'un de l'École de Lacan.

LC Moi je pensais que vous n'étiez pas seulement lacanien, car vous m'avez dit que vous n'arriviez pas à vous définir en temps que psychanalyste.

RS Je suis lacanien, mais j'ai ma propre personnalité et je ne pourrais pas psychanalyser si je n'étais pas moi-même. Mais personne n'est figé, on change tout le temps.

LC Oui on évolue tout le temps, à chaque moment on est différent et ce qu'on dit aussi.

RS On peut changer sur le fond et la forme.

LC Mais sur le fond c'est plus difficile.

RS Mais c'est possible. On n'est pas une structure figée.

LC Je voulais vous poser une question. Est-ce qu'un patient pour Lacan était le *jackpot* ou le *pote de Jacques* ?

RS D'abord je ne suis pas que lacanien. Lacan avait des moyens. Il se faisait payer et prenait les gens dix minutes, un quart d'heure...

LC Ou deux minutes...

RS Oui et ce n'était pas l'argent qui comptait.

LC Et ses patients devenaient ses amis et ses amis devenaient ses patients ?

RS Je ne crois pas. Joyeuses Pâques !

COUPURE

LC Je n'ai *queue* des jeux de mots !

(Elle doute qu'il ait compris queue à la place de que)

Vous m'avez demandé une fois si j'aime les jeux de mots. Je n'aime pas les jeux de mots, mais j'en fais.

RS Comment viennent-ils ?

LC J'ai d'abord une idée et je la forme en jeu de mots.

RS Comment êtes-vous accessible ?

LC Mais accessible comment ?

RS Accessible par la parole.

LC Mais avec les autres je ne parle pas en jeux de mots. Je parle normalement.

(Il cherche du papier pour son FAX. Il s'occupe d'autre chose)

Cela ne vous intéresse pas ce que je dis ?

RS Vous savez que comme lacanien les jeux de mots m'intéressent. Mais vos jeux de mots ne plaisaient pas toujours.

LC Non.

RS Mais vous vous exprimez ainsi parce que vous avez une crainte.

LC Je coupe les mots.

(Dr Saëns coupe la séance à la moitié !)

EXTRAVERTISSANT

LC La dernière fois, vous avez coupé à mes jeux de mots et vous avez raccourci la séance. Cela m'a mise de mauvaise humeur et c'est mon mari qui a tout pris.

RS Vous avez eu une frustration et vous avez reporté sur lui la charge. C'est comme ça que ça se passe.

LC Vous m'avez demandé comment j'étais accessible à la parole de l'autre et je me suis rappelé une histoire qui s'est passé l'été dernier. Il y avait un Festival de la Poésie où nous sommes allés. Il y avait des stands avec des livres. Je me suis approchée d'un stand et j'ai regardé. Un type m'a dit : « *Vous pouvez toucher* ». J'ai dit : « *Mais je peux regarder* ». Il m'a dit : « *Vous pouvez toucher et regarder* ». Et je lui ai répondu : « *Les mots me touchent* ». Et c'est vrai, les mots me touchent, mais c'est difficile à expliquer comment. Peut-être que ça passe d'inconscient à inconscient.

RS Oui, ça passe d'inconscient à inconscient.

LC Moi j'aime la musique, l'opéra. On ne comprend pas les paroles, mais c'est la voix qui touche. J'aime surtout les voix féminines. Peut-être parce que cela me rappelle ma mère qui chantait très bien. Moi je ne sais pas chanter, mais je pense que cela doit être très...

RS *Extravertissant* pour faire un néologisme.

LC *Extravertissant*, divertissant, ma mère était extravertie. Oui, *extravertissant*. On peut faire des néologismes.

Notes, critique et psychocritique sur Anosmia(*) - Première partie



(*) *Anosmia*, roman d'Ezza Agha Malak, 2005, Editions des Ecrivains, Paris. Actuellement, poursuivant activement sa carrière d'écrivain et participant à la vie culturelle en France et au Liban, Ezza Agha Malak vit entre le nord libanais et la Bourgogne où elle réside, mariée avec le docteur Gilles Sicard.

Tout est la faute d'Eve. Le paradis est perdu.

La femme dès le péché originel (ou la première chute) était au banc des accusés! Dans le rythme, le code romain consacra explicitement la supériorité du *manus* vis-à-vis de la femme.

Toutes les démarches du «retour à...» admettent pour postulat implicite le célèbre «c'était mieux avant», qui peut osciller entre la tendre nostalgie et le manque le plus féroce.

Le sort de la femme est déjà déterminé dès sa naissance, comme l'enseigne, entre autres, le Coran en décrivant le comportement des hommes précoraniques: «Et il assigne cette fille, à Dieu - Grâce LUI soit rendu! -

contrariant son désir». Quand on lui annonce une fille, son visage s'assombrit tandis qu'il suffoque. Il se cache des gens à cause de ce malheur qu'on lui annonce. Devra-t-il la garder malgré la honte, ou l'enfouira-t-il dans la poussière ? *(Coran, chapitre 16, *Les abeilles*, versets 57-60).

Malheureusement, aujourd'hui encore, au Liban et ailleurs au Moyen-Orient, que ce soit dans les villes ou dans les contrées reculées, les autochtones n'adoptent pas de comportements urbains plus conformes à la modernité sur le plan culturel, culturel et social. Ces autochtones reçoivent des traditions transmises par leurs parents, ce qu'on dit «transhumance culturelle et culturelle» ou «culte et culture trans-générationnels».

Tout le monde incriminait la femme... Chercher la femme! écrit Ezza Agha Malak dans son roman *Anosmia* (p.120).

Et pourtant, les sumériens n'ont-ils pas célébré le culte d'Inana en construisant une société matriarcale ? Les Egyptiens n'ont-ils pas adoré Isis, concevant aussi une société matriarcale ? Ce culte d'Isis connut une grande fortune dans le monde gréco-romain (mystère isiaque). L'empereur romain Adrien éleva même une statue à Isis dans le jardin de sa villa Tivoli. Les grandes dynasties impériales romaines, les Juliens et les Flaviens tirèrent leurs noms de la généalogie féminine, issue de Julia et de Flavia.

Et aujourd'hui alors ?

On pourrait penser que *nous* avons régressé et que nous nous complaisons dans une société patriarcale, décadence possible. Ici chez-nous au Moyen-Orient, «Les rats des villes et les rats des champs» ont la même mentalité. Nous profitons de la modernisation technologique dans notre vie quotidienne, mais notre mentalité s'accroche à nos traditions, oblitérant des changements idéaux, capitaux.

Imaginons que Jules César ait subi le clonage d'un ostéocyte (cellule tissulaire osseuse) et

vive parmi nous aujourd'hui, est-ce qu'il serait à l'identique le même empereur tyrannique qu'autrefois? Ailleurs, mais si prêts de nous, dans leurs contextes nationaux pourtant ultra conservateurs, certains aujourd'hui votent Obama ou Sarkozy. Que se passe-t-il? Le premier est un afro-américain, le second un demi-juif hongaro-français. Cela ne nous convainc-t-il pas que nous vivons donc dans un monde qui subit un changement fondamental dans tous les domaines et sur tous les plans ?

Dans notre belle Phénicie, nous continuons encore à marcher en trimbalant nos icônes démodées qui s'ancrent dans une forte tradition, se réfèrent à nos saints ancêtres, émergent du cimetière somme toute, répondant à l'adage : «*Hic mortui vivos docem*» : « Ici les morts enseignent aux vivants ». Ne serions-nous pas des morts-vivants dans le cercueil de notre mentalité ferme, mais génératrice d'isolement et d'infirmité ? Et n'oublions pas, nous avons d'autres morts, récents, qui devraient nous apporter d'autres enseignements !

Nous ne voulons pas changer « *Dieu m'a créé comme ça. Demande-LUI de me corriger...* » : *Anosmia*, p.76-77. Yara (l'héroïne) exprime là une volonté de changement. Malgré tout, l'attachement au carcan traditionnel est trahi par cet appel à Dieu qui est ici invoqué. Pourtant si nous devons changer, cela nous incombe, cela est de notre ressort! **En vérité, Dieu ne change rien au peuple, tant qu'ils n'ont rien changé en eux-mêmes* : Le Coran, *Le tonnerre*, verset # 11.

L'écrivaine est une femme tripolitaine autochtone, dévoilée physiquement, mais voilée spirituellement, par sa mentalité ou son comportement psychique².

Essentiellement voilée ou masquée derrière le masque de son personnage, Yara, par son langage, sa plume française et par son discours métaphorique, sémiotique, chimérique et

parfois même ésotérique, affronte un écartèlement entre deux êtres, celui qui *aspire* à, et celui *qui retient*, qui parle deux langues mais n'en désire qu'une, mais montre en vérité une voie conciliatrice à ses concitoyens.

Anosmia, roman autobiographique, est un voyage, un jeu de va-et-vient dans une dimension spatio-temporelle. Un jeu de nostalgie envers l'enfance de l'auteur avec une rétrovision paradoxale qui oscille entre la haine et l'amour. » *Anosmia, ou Nostalgie d'un sens interdit* : tel est le titre du roman.

Voilée, suffoquée, oppressée et refoulée... L'auteure aborde et considère le sujet par les dimensions ésotériques et parfois tectoniques.

On sent que cet être voudrait respirer par son nez dès sa vie de poisson, lors de son *ontogénèse*, ce développement individuel qui récapitule la *phylogénèse*.

Il est démontré que le fœtus sent dans son liquide amniotique et est même capable d'apprentissage olfactif qui persistera après la naissance. Celle-ci devrait s'élargir de la vie utérine pour respirer par son nez les odeurs aériennes de «sa» réalité.

Ce désir de liberté est suffoqué, refoulé par l'homme -son mari-, par sa mère *matriarchique* et par sa société patriarcale, celle qui veut façonner la femme et l'enfant selon les Anciens («c'était mieux avant», voir Pygmalion et My Fair Lady...). «Dieu a fait l'homme à son image». Genèse 9:6. L'homme imite son Dieu pour mieux justifier son besoin de façonner l'Autre à son image.

Notre société veut façonner l'enfant et la femme, bien qu'ils refusent de se conformer au désir de l'Autre, pour accéder à leur propre désir. Enfants et femmes luttent pour se soustraire au désir de l'Autre, combat inégal et absurde contre la pression sociale, bravade devant l'interdit. Au prix de contorsions et de renoncements, ils survivront.

² «Je brosse le portrait de mon œuvre et, à travers lui, mon propre portrait» : Salah Stetié.

Selon, J. Lacan, l'inconscient c'est le discours de l'autre, c'est le langage de l'autre.

Une sorte de «Moi» parallèle qui existe par la conscience collective, par la société et par l'environnement familial ; c'est l'inconscience de l'Autre, « l'inconscience collective » (K.G.Jung).

La sagesse revient à connaître l'Autre en lui-même et lui-même dans l'autre.

Si l'écriture est une voie de la réconciliation, ici l'écrivaine se réconcilie clairement avec elle-même et avec l'Autre, découvrant l'Autre en soi-même et soi-même dans l'Autre. Phénomène cathartique, d'extériorisation et d'exhibition tectonique, avec une métaphore allégorique, biaisée, et parfois ésotérique.

Donc comment cette femme- enchaînée, ligotée, nouée, -anosmique-, peut-elle combattre pour survivre à côté de l'homme opposée à tant d'obstacles?

Elle devrait être confrontée à trois obstacles et rompre trois chaînes :

* Etre Femme ayant le complexe d'Electre qui lui est mise en compétition pour la possession du père contre sa mère. Celle-ci, sa dure-mère dominatrice, pratique une matriarchie manifeste sur la famille. La dure-mère est cette membrane biologique qui enveloppe et protège le cerveau !

* Etre Femme vivant dans un mariage endogamique malgré-elle et souffrant d'un bovarysme manifeste.

* Etre Femme cloîtrée dans une ville voilée, enfermée, morte, où le Moi se confronte avec l'Autre, où l'intimité est un tabou parmi d'autres, où on distingue une fine nuance entre le Moi et le Nous, où l'horizontale domine sur la verticale.

Elle vit dans une ville où la fragrance, l'essence et le parfum des parfumeries, des savonneries, des gardénias, des jasmins, des encens, des orangers (qui ont disparu de

Tripoli dans les années 70 !), embaument sûrement en tous vents. Une nature adorable, magnifique et superbe. 'L'Essence d'une femme' se confond avec celle d'une ville, (Anosmia, p.10). Elle veut être libre comme l'est la fragrance de la ville *Al-Fayhaa*.

Notre écrivaine aborde, touche et considère le bien et le mal par les paroles, par les mots en plaidant avec une *audace très peu tripolitaine* pour une 'matritude' et non pour une matriarchie sociale, démocratique, libre, équitable, humaniste, philanthrope et pacifiste dans une société fortement patriarcale, despotique, injuste, misanthrope, guerrière, soumise et esclave.

Yann Queffelec disait -d'après Sartre- qu' «il faut une fêlure à l'enfance pour être écrivaine\ain, ou poétesse\ète». On lit dans l'Anosmia : «*Dans son enfance, elle (Yara) reçut les réprimandes de sa mère parce que celle-ci voyait disparaître le flacon de son parfum préféré.*»(p.24). *Sa mère s'agaçait parce que Yara flairait trop.* (p.46).

Yara n'était pas la fille préférée pour sa mère. - persona non grata- «...*Yara, la renifleuse, la flaireuse...*», ». *Quelle famille de blasés !*» dit «*l'aînée dominatrice, Asma.*». «... *elle (Yara) se sentait bafouée de la moquerie méchante de la part de sa fratrie dans sa famille...*», «*Yara arriva la dernière chez sa mère...*» «*Lana, qui avait hérité de la beauté charismatique de sa mère... bout de chou de la famille... une enfant gâtée....*» (p.54-59).

Renifleuse, flaireuse, hyperosmique....c'est une réponse défensive de la part de Yara qui se sent inacceptable, souffre de la sensation de *bagatellisation*³ de la part de sa mère. C'est une violence verbale ou mentale de la part de la mère et de la famille qui peut causer un *traumatisme* pour notre héroïne très sensible, « hyperosmique ».

³ un néologisme proche de «dévalorisation» ou de «minoration»

Le deuxième traumatisme, c'est son mariage malgré elle et plus tard, la mort de son père. « *Le conseil de Famille avait fatalement choisi pour elle -Abdoul-, et c'est un mariage de convenance avec son cousin, qu'elle refusait, jusque par son nez hyperosmique* » (p.146). «...l'émanation corporelle phéromonale, âpre, d'Abdoul...», «...il la touchait malgré-elle...», Abdoul, son cousin. Les mariages entre cousins ne sont pas si rares au Moyen-Orient⁴. Ils étaient courants jusqu'il y a peu de temps en Europe, mais évités aujourd'hui, avec un discours sur les dangers, objectifs, de la consanguinité.

Après le Toucher, l'héroïne du roman a une migraine incontrôlable...

Anosmia, c'est le récit de sévices mentaux et corporels, que Yara a vécus comme une fêlure en représentant chez elle une force génératrice, productrice ou créatrice dans son voyage magique, imaginaire (p.28).

Pour son père, Yara était «*la plus clairvoyante*» des filles. Il appréciait en elle «*sa sujétion à la volonté paternelle*» (p.59)

En essayant à chaque instant, grâce à son nez, de se défendre pour survivre, Yara est devenue hyperosmique. C'est une réponse agressive ou hyperactive postnatale, c'est le premier cri d'un nouveau né, le premier contact olfactif avec la réalité, une expérience hyperosmique, qu'une réponse régressive suivra, son «accident» anosmique ambigu comme un retour à la vie intra-utérine. Il y a inéluctablement un développement de la sensorialité, donc effectivement un stade antérieur où l'olfaction n'est que faiblement fonctionnelle, s'exerçant dans un milieu filtré. Le sujet apprend alors l'usage de ce sens, mais quand en stocke-t-il le souvenir, le stade de jamais voir, du jamais sentir, du jamais souvenir et du jamais vivre ?

⁴ Voir «la République des Cousins» de Germaine Tillion.

C'est une régression nihiliste, qui reflète une envie de mourir, ancienne et archaïque. Le sujet est condamné à un emprisonnement perpétuel – par et dans – le langage, qui demeure cependant l'éternel terrain de jeu des sujets désirants.

Selon Lacan, le sujet humain est pétri, déterminé par le langage, et l'objet de la psychanalyse lacanienne est précisément le discours des sujets entrant en relation les uns avec les autres par le langage qui les constitue. L'aventure romanesque de Yara est une illustration, une servante docile de la théorie psychanalytique de J. Lacan et de Freud.

Au commencement était la Parole (Jean 1: 1)

Donc pa-ro-le, pa-ro-le, comme la chanson de Dalida à l'époque. La parole, le langage est sous le microscope maintenant pour analyser psychiquement un texte ou psychocritique littéraire. La présente étude n'est autre chose qu'une lecture personnelle de l'ouvrage *Anosmia*, basée sur la critique littéraire psychanalytique, et en particulier sur les théories de Jacques Lacan (Cf.1).

Anosmia est une autobiographie d'une femme tripolitaine qui veut être elle-même, auprès et non au-delà de sa vie (*posthumus*) avec un comportement régressif. Donc «il faut étudier la biographie de l'auteur pour *expliquer* les textes, ou repérer l'intrusion de l'inconscient du poète ou de l'écrivain dans le texte manifeste» (Charles Mauron) .

Notre étude nous semble comme une mission de renseignement. «...son sens olfactif la renseignait sur tous les objets et tous les événements de son environnement.» (*Anosmia*, p.24). Elle peut être selon Léo Bersani) la vérification pratique d'une hypothèse sur l'intertextualité et plus précisément sur les relations entre textes psychanalytiques et textes littéraires».

Dans la théorie psychanalytique, le «processus littéraire» est lié au concept de *lareprésentation*: «[...] l'activité de

représentation – c'est-à-dire la mise en scène, la dramatisation – est à l'origine d'un large éventail de phénomènes humains, qui vont du rêve et du fantasme à l'art en passant par les mythes et les représentations culturelles, les jeux – sacrés et profanes – jusqu'aux jeux de mots et aux mots d'espritⁱ.

La représentation est magnifiquement illustrée par Freud observant son petit-fils qui se dédommage du départ de sa mère en jouant avec une bobine, et met en scène cette même disparition et ce même retour avec des objets à sa portée, pour maîtriser l'absence de la mère.

«Le poète ou l'écrivain est comme l'enfant qui joue, puisqu'il se crée un monde imaginaire, qu'il prend au sérieux. Or l'adulte remplace le jeu infantile par la fantaisie qui consiste à se créer des substituts, et à jouer avec, dans une sorte de rêve [...]» 7.

Il s'agit de «jeter un flot de lumière dans le domaine de la science littéraire et dans la psychologie des artistes»⁸. Il convient pourtant de ne pas oublier l'avertissement de Freud: Cependant que «sur quelques problèmes qui se nouent à propos de l'art et des artistes, la manière de voir psychanalytique donne des éclaircissements satisfaisants, d'autres lui échappent complètement» 9.

Pour mieux faire comprendre cette approche, il convient d'introduire tout d'abord quelques éléments de la théorie lacanienne. Pour illustrer cette thèse, nous devons reprendre l'exemple du jeu de bobine de l'enfant: afin d'équilibrer le déplaisir de l'absence de sa mère et le plaisir de sa présence, l'enfant «symbolise» son désir par le jeu, sa compulsion de répétition passe par des signifiants, et il reçoit ainsi *la détermination de l'ordre symbolique* (Lacan).

Le *Symbolique* est, avec le *Réel* et l'*Imaginaire*, l'une des trois dimensions de la réalité humaine. L'homme passe du *Réel* (c'est-à-dire de la phase où le monde est perçu comme union du sujet et de la mère, et le sujet

s'éprouve comme un «*corps morcelé*» 13) à l'*Imaginaire* par le stade de miroir¹⁴, événement pivot de la structuration du sujet, où l'enfant de 6 à 18 mois reconnaît dans l'image du miroir «*la forme orthopédique de sa totalité*» 15, par «*l'assomption jubilatoire d'une image spéculaire*» 16, unité idéale, image d'un *autre*. Il s'identifiera à cet autre, il reconnaît lui-même et son image comme «moi». Il s'agit ici de l'aliénation première dans l'*Imaginaire*, qui fonde la «*méconnaissance (me-connaissance) chronique*» (Lacan) du sujet humain, ou mécontente (me-contente) (Anosmia). Ici la mort du père de l'héroïne, et peut-être l'absence de son amant, lui donnent le jeu de son fantasme imaginaire.

L'«*air de famille*» ou «*la cellule familiale*» tout seule ne peut pas résoudre la question de l'identité personnelle. Il y a deux miroirs disposés en face à face avec, au milieu, des reflets interchangeables. Le miroir de gauche s'occupe des familles, celui de droite des réseaux sociaux ou des communautés. Nul ne regarde en l'air ou plus bas, de peur d'être ébloui par une possibilité annexe ou par un gouffre de vacuité.

Il faut changer la position des miroirs afin que l'enfant vive une expérience personnelle objective, et que l'enfant devienne plus indépendant, comme un fragile roseau qui plie sous le vent, vivant une expérience personnelle objective, afin de voir dans le miroir intérieur. «*Elle (Yara) avait appris à être indépendante.....*» (p.61); pour la confirmation, deux verbes sont placés consécutivement l'un après l'autre, enjambement ou chevauchement verbal et textuel décelable. (...*avait appris à être...*).

L'assujettissement est un produit analogue à la soumission. Pour son père, Yara était «*la plus clairvoyante*» des filles. Il appréciait en elle.....*sa sujétion à la volonté paternelle* (Anosmia, p.59). Quand les gens tombent, ils finissent par reconnaître le gouffre et par regarder en l'air, ce qui les force à se poser la

question de savoir comment ils vont choisir de remonter. L'Imaginaire est donc le registre de la relation à l'image du semblable, qui se déploie d'ailleurs inéluctablement sous le signe du leurre. Le complexe d'Electre (deuxième événement essentiel du développement de la fille) est marqué par la *loi de la mère*, où le désir de la fille de posséder son père – et de devenir, pour son père, le féminin qui lui manque – est interdit par la loi maternelle (le non / nom de la mère). C'est dès cette période que le désir de l'*autre* (du père) sera symbolisé par le *langage (l'ordre symbolique)*, où les phénomènes imaginaires doivent s'inscrire organisés dans et par «*la structure du langage que l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient*» (17). «*L'inconscient est structuré comme un langage*» (Lacan), car le langage est la condition de l'inconscient: il n'y a d'inconscient que chez l'être parlant. Mais il y a des «trous» dans l'ordre symbolique – c'est en ce lieu que se manifeste *l'automatisme de répétition* –, c'est ici que le *Réel*, comme rencontre manquée insiste et revient là où son surgissement est le moins attendu et le plus surprenant (rêves, lapsus, lacunes, etc.).
Docteur HAIDAR (Liban)

Fin de la première partie

N.B. deux lettres du Dr. Ezza.

1^{ère} lettre

Cher docteur Haidar,

J'aimerais te présenter tout d'abord mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année 2010 qui vient de commencer. Qu'elle soit pleine de prospérité et de santé pour toi et pour toute la famille. Ton cadeau pour la nouvelle année, je te l'envoie ce soir: le texte revu et corrigé.

Gilles vient de terminer les corrections et enlever les rouges et les bleus qui traversent l'étude.

Moi je suis en train de reprendre l'étude pour les petites fautes et erreurs techniques ou orthographiques. Il y en a pas mal auxquelles on ne fait pas souvent attention.

2^{ème} lettre

Et voilà, docteur Haidar. Tout est correct et bien revu et corrigé. ça a pris du temps parce qu'il y a des phrases et des idées mal écrites et donc incompréhensibles. Gilles a dû supprimer le paragraphe de Dr Ferenczi, parce qu'il n'a pas saisi l'idée, moi non plus.

Mais tout le reste est bien traité: des idées psychanalytiques très intéressantes. Et ça se voit: tu as lu beaucoup de références sur des philosophes, linguistes, poètes, etc., même des Libanais et des Syriens. C'est très bien, docteur Haidar. Tu es un vrai intellectuel. Je crois que les études hongroises t'ont donné aussi beaucoup de connaissances et de philosophie.

Il te faut seulement améliorer ta langue française. Mais avec les recherches que tu fais en français, je crois que ça ira de soi. Encore une fois bravo et merci pour cette étude vraiment très riche et très profonde.

Mes meilleurs vœux de progrès et de succès.

A bientôt ! Ezza

**Le Dr Federmann
et la Sainte Russie
[Communiqué adressé aux
Dernières nouvelles d'Alsace,
juillet 2010]**

Chers correspondants,

La Russie a déjà été l'invitée d'honneur du dernier Marché de Noël et je lis dans les DNA du 10 juillet que les jeux de lumière qui animent la façade de la cathédrale se réfèrent à « l'art traditionnel de la Sainte Russie ».

Je me dois de rappeler, en tant que responsable régional du Relais médical d'Amnesty International, que :

Amnesty International a choisi d'agir dans le cadre de « L'Année croisée France Russie 2010 » pour attirer l'attention sur la situation alarmante des droits humains en Fédération de Russie.

Amnesty International lance donc à cette occasion une pétition générale durant toute l'année.

Notre but est de réunir 100 000 signatures qui seront envoyées aux autorités russes via son Ambassade à Paris.

Localement nous pourrons toucher aussi directement le Consulat de Russie.

Je vous livre, à ce sujet, une réflexion [non publiée ici, NDLR] que j'ai adressée courant décembre aux autorités municipales strasbourgeoises à l'occasion du Marché de Noël dont l'invité était... la Russie... au moment même où le Parlement Européen attribuait le Prix Sakharov à Mémorial !

« Strasbourg continue à défendre la permanence des institutions européennes chez elle.

Comment expliquer alors cette grave contradiction entre l'attribution du Prix Sakharov à Mémorial et la présence de la Russie comme invité du Marché de Noël ?

Le Parlement Européen dénonce le non respect des droits de l'homme en Russie et Strasbourg, en contradiction, voudrait nous faire croire au Père Noël.

Beau cadeau civique et politique.

Les bonnes relations diplomatiques, économiques, et même gastronomiques le cas échéant, ne doivent pas empêcher la vigilance et l'équité politiques, sauf à encourager « par défaut » le non respect des droits de l'homme.

Dr Georges Yoram FEDERMANN

Lien vers Amnesty International :

http://www.amnesty.fr/index.php/amnesty/agir/actions_en_cours/federation_de_russie/2010/annee_croisee_france_russie

**SUPPRIMER MEDECINS DU
MONDE, NATURELLEMENT...**

[Il s'agit ici de la reprise d'un poster du Docteur Federmann, présenté aux Journées de la Revue Prescrire, fin mai 2010 à Bruxelles. Si d'aucuns font de lui un Don Quichotte des temps (post) modernes, nous en sommes dès lors volontiers le fidèle Sancho Pança et ouvrons volontiers les pages du Volantino à la chronique de ses innombrables exploits].

Même si c'est pour l'honneur, je me suis présenté aux élections ordinales départementales du Bas-Rhin d'avril 2008 selon les termes suivants :

« Je propose ma candidature afin d'essayer de rendre plus familière l'idée que nous puissions tous ensemble et avec l'accord des bénévoles de l'Institution «rendre Médecins du Monde inutile en douze ans», soient 2 mandatures municipales.

J'ai la conviction qu'il est possible que la Corporation Médicale puisse faire un signe très fort à la Communauté des Citoyens en signifiant qu'elle est prête à réduire, pour tendre à la faire disparaître, l'exercice d'une médecine à deux vitesses.

Il s'agirait d'envisager la mise en place de quelques aménagements relativement simples comme un numéro vert gratuit qui permettrait aux usagers d'aboutir à des régulateurs qui offriraient à tous les Strasbourgeois la possibilité d'accéder aux cabinets libéraux en toutes circonstances.

Les régulateurs orienteraient vers un groupement de médecins volontaires (généralistes et spécialistes) comme l'association RESO(1) l'avait pratiqué pendant quelques années.

L'idéal étant que nous fassions tous partie de ce groupement.

Nos engagements multiples au plan professionnel, les charges de travail énormes

qui pèsent sur nous, et souvent l'horizon indépassable de la gestion du cabinet et de notre adaptation sociale font que nous ne voyons peut-être pas toujours les énormes souffrances qui s'accroissent à nos portes et notamment celles des étrangers malades (qui sont à peine 36000 en France).

INCONDITIONALITE DE L'ACCUEIL SOUS CONDITIONS ?

Il n'est pas utopique de pouvoir faire mentir les conclusions de l'enquête de la HALDE (Haute Autorité de Lutte contre les Discriminations et pour l'Egalité) qui soulignaient en 2008 que plus de la moitié de nos confrères spécialistes du Val de Marne refusaient d'accueillir en première intention les bénéficiaires de la CMU (Couverture Maladie Universelle).

Nous devons reconnaître, traiter et soutenir les étrangers malades.

L'expertise Strasbourgeoise, notamment en psychiatrie s'est imposée et a permis d'aider des populations très marginalisées.

Ces vœux ont donc été exprimés en avril 2008 au moment où une enquête ordonnée par les ministères chargés de l'intérieur et de la santé battait son plein à la DDASS (Direction Départementale de l'Action Sanitaire et Sociale) du Bas-Rhin !

L'ORDRE REGNE EN PREFECTURE !

En effet, par lettre du 26 octobre 2007, ils ont demandé à l'IGAS (Inspection générale des affaires sociales) et à l'IGA (Inspection générale de l'administration) de procéder à un contrôle des modalités de délivrance des titres de séjour temporaire aux étrangers malades dans le département du Bas-Rhin (2), intrigués par le fait que près de 65% des dossiers examinés par la DDASS y relevaient des pathologies mentales contre 15,8 dans le reste de la France.

Le constat de l'excellence de toutes les

pratiques n'a pas empêché les autorités préfectorales de continuer à suspecter de partialité, aujourd'hui, plus que jamais, les quelques praticiens non encore découragés par les effets de la violence institutionnelle qui frise parfois le sadisme. " Le fonctionnement du dispositif en faveur des étrangers malades mentaux repose, de fait, sur un nombre très limité de psychiatres ou de médecins généralistes, agréés ou hospitaliers, dont certains sont notoirement engagés dans la défense des sans-papiers ou sympathisants de ces courants d'opinion."

Comme si c'était une maladie honteuse !

INTERDICTION DE PRATIQUER LA POLITIQUE.

Le rapport tout en reconnaissant encore la qualité des pratiques et des soins octroyés à ces patients marginalisés venant principalement à Strasbourg, d'Algérie, de Sierra-Leone, du Burundi, du Tchad, d'Ouganda, d'Irak, du Bangladesh, de l'ex-Zaïre,... recommande « de retirer leur agrément aux psychiatres qui, de notoriété publique, utilisent cet agrément à des fins militantes et qui se sont, en quelque sorte, spécialisés dans la délivrance de rapports médicaux aux étrangers malades ».

Une attitude professionnelle vis-à-vis des « traumatisés » du monde est quasiment jugée suspecte et indigne d'un médecin agréé !

Alors qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de juger pour le disqualifier un médecin qui se spécialiserait dans le traitement de l'obésité, des varices ou de la chirurgie esthétique !

C'est le véritable aveu que dans l'esprit des décideurs la médecine a bien pour mission politique de confirmer le cloisonnement et la discrimination sociale vis-à-vis, non seulement des étrangers, mais aussi des pauvres, des fous ou des toxicomanes ; de tous ceux qui pourraient éclairer notre société sur ses dysfonctionnements.

Reconnaissons aussi le fait que le préfet du Bas-Rhin s'est autorisé à une vingtaine de reprises à dédire ses propres médecins inspecteurs et à prendre des décisions médicales lui-même, ce qui en dit long sur la pression exercée sur le jugement de nos fonctionnaires par la politique inhumaine des quotas.

Dr Georges Yoram FEDERMANN
(Strasbourg)

(1)RESO : Réseau d'accès aux soins pour personnes en situation de précarité, créé en 1993 par Igor Barrère. Jusqu'en 2000, des praticiens répartis sur le tout le territoire national ont accueilli gratuitement les précaires qui leur étaient adressés via une coordination parisienne accessible par un numéro vert 0800 23 26 00.

(2) La délivrance des titres de séjour aux étrangers malades dans le département du Bas-Rhin, rapport établi en janvier 2009 par Michel VERNEREY (Inspecteur général des affaires sociales - Rapport No RM2008-085P) et Tristan FLORENNE (Inspecteur général de l'administration- Rapport No 08-047-00

ESERCIZI DI PRESENTE. UN LIBRO SUL '68 DI GIUSEPPE GOZZINI.

Il volume di **Giuseppe Gozzini**, uscito nell'anno del quarantennale del 1968, si inserisce in un filone di pensiero che tenta di praticare il ricordo attivo di quell'anno faticoso e la trasmissione di quelle esperienze "a chi non c'era". L'aver scelto le due date del titolo come inizio e fine dell'evento, si presta a più di

una lettura, e a possibili critiche, dato che ovviamente esistono un prima e un dopo deliberatamente ignorati dall'autore con la seguente giustificazione: "...Come data d'inizio abbiamo scelto il '67 (...). Aver incluso il '67 è sufficiente almeno per capire il periodo di maturazione immediatamente precedente all'esplosione sessantottesca: gli studenti italiani occupano e contestano ben prima del maggio francese. D'altro canto il '75, come data finale, sottolinea le differenze di cultura politica, forme espressive, comportamenti di lotta che separano il '68 dal '77. E' frutto del più nefasto revisionismo storico l'identificazione del '68 con il terrorismo, visto come lo sbocco naturale e inevitabile dei movimenti sociali..." (pp. 8-9). Per ragionare di una storia che 'non ha né inizio né fine', sono inevitabili dei tagli, pur nel continuum degli avvenimenti, con la consapevolezza che di tagli sempre arbitrari si tratta, intorno ai quali giocano conflitti forti. Se fa meno male la data d'inizio, colpisce quella della fine, e lo slittamento di termini che corre dal '68 al '77, separandoli, e infine sostituendo l'ultima data con la parola 'terrorismo': siamo di fronte a una lettura 'angelizzante' del '68, e 'demonizzante' il '77, riducendolo a terrorismo, e a nient'altro - a poco valgono le affermazioni di p. 282, di negazione del dualismo tra le due date. Credo sia una lettura non accettabile, per il semplice motivo che la violenza, sempre desta nel ventre dei fascismi come in quelli di ogni movimento politico che azzardi il cambiamento o pratici la reazione, è parte dell'agire politico, ne è proprietà essenziale e quindi non accessoria in qualunque modo si manifesti, occulta o palese. E' vero che il '68 non fu solo "scontri, pestaggi, vandalismo, attentati, bombe, stragi, omicidi" (p. 8), ma fu anche questo, così come possiamo dire del '77, annus horribilis, ma anche festoso e fecondo, della nostra storia recente, anno di potere minacciato, anno di vera paura per chi si sentiva sul collo il fiato dell'espressione dei puri/impuri desideri, anno della possibilità disperata di un'altra vita, se non di un'altra storia. Anno di fondazione, nel quotidiano, della biopolitica, e di inizio della crisi verticale di tutte le sinistre 'storiche'. Il 'maggio lungo dieci anni' (1968-1977), di cui parla Erri De Luca, forse permette una interpretazione meno rigida delle vicende di quegli anni.

UNA RECENSIONE ANTIPATIZZANTE?

Così come è iniziata, questa recensione potrebbe sembrare antipatizzante nei confronti del testo di **Gozzini**, cosa che non è. Contestarne la cronologia non impedisce di vedere gli immensi pregi del libro, che si propone come soggetto di studio fondato su una "cronistoria" in due parti, " '68 Mondo" e " '68 Italia", concluse da due analisi (rispettivamente di Edoarda Masi e di Piergiorgio Bellocchio) con all'interno di entrambe una serie di sezioni tematiche, testi di altri autori (Camilla Cederna, Franco Fortini, Carlo Oliva e Bruno Ambrosi) e "Appendici" a chiudere il volume. C'è molto da imparare dalle pagine di **Gozzini**, che non costituiscono un semplice "bigino", come l'autore ironicamente scrive (p. 281), ma che sono un tentativo di elaborare un libro-rete, un libro ancora cartaceo che però permette di spostarsi da una sezione all'altra, se non con un clic, almeno con uno sfogliare di dita agili e appunti mentali, non obbligando a una lettura progressiva.

Passiamo oltre il " '68 mondo", che peraltro consente di disegnare il contesto di un diffuso estremismo del potere (Vietnam, Cecoslovacchia, Cina, Americhe...), e occupiamoci dell'Italia. Dal 1968-'69, 'biennio rosso' di studenti e operai, alla 'controrivoluzione preventiva' delle stragi di Stato (a partire dal 12 dicembre del 1969, indimenticato buio costitutivo della Repubblica), dalla controinformazione alle varie forme di controcultura: tutto quanto si è agitato in quegli anni è vagliato e proposto dall'autore con intelligenza. E se la cronologia dei 'grandi eventi', pur doverosa e impeccabile, poco aggiunge di nuovo -non dimentichiamo, però, lo scopo didattico del volume-, di grandissimo interesse risultano i capitoli dedicati ai numerosi fronti di lotta che, da sempre percepiti come 'impolitici', divennero inedite trincee di conflitti, là dove l'avversario non pensava che potessero sorgere vertenze o innalzarsi barricate. L'aver deciso quali dovessero essere i luoghi e i tempi delle lotte, invece di accettare le compatibilità del sistema, è sicuramente il contributo più vigoroso del '68 alla storia e all'attualità politica. Campo di battaglia diventano la scuola, la chiesa, la casa (e la santa proprietà privata), il ventre delle

donne (di cui ogni singola donna rivendica il possesso), l'ospedale psichiatrico, la caserma e il carcere. Se in fabbrica -grazie anche alla forza poderosa che la 'rude razza pagana' degli operai e delle operaie dava a partiti e sindacati- il nemico sapeva di doversi battere per contrastare la presa del potere da parte delle tute blu in massa radicalizzate, negli altri luoghi, invece, esso si trovò spiazzato e incapace di reagire. Molto impiegò per farlo, e mai completamente vittorioso, se segmenti di opposizione ancora si annidano ovunque, dal 1978 a oggi, come marrani in attesa del momento buono per ri/vendicare un'altra via.

Dà importanti elementi di riflessione l'intervento di Carlo Oliva, alle pp. 210-211: "...Il fatto è che gli insegnanti incarnavano (e incarnano) l'ambiguità di fondo della scuola: tipico strumento d'integrazione, di trasmissione dei valori accettati e di formazione del consenso -tipico oggetto, quindi, di contestazione e di rifiuto- e, nello stesso tempo, servizio di cui non si può fare a meno, a nessun livello. Dal punto di vista delle masse popolari (...) la scuola è persino una conquista da difendere...": uno dei cardini della trasmissione del sapere, ovvero della costruzione dei ripetuti presenti in cui si vive, mostra l'ambiguità di ogni azione nella storia, sempre tesa tra rafforzamento dello stato delle cose e sua globale contestazione, l'uno dipendente dall'altra, tra magre riforme e ancor più scheletriche rivoluzioni. Sconfitta del '68: nella scuola guai, oggi, a 'far politica', qualora si sapesse ancora farne; e invece quante contrapposizioni frontali, allora, quante scelte di vita, quante vite anche perse dietro estenuanti conflitti per mense, qualità e quantità dell'insegnamento, edilizia scolastica, etc. E sconfitta in tutti gli altri settori, in tutti gli altri campi di battaglia: la controcultura diventata feticcio alla moda o rivisitazione postmoderna di stili e icone; le chiese, rivitalizzate dal movimento conciliare, ridotte a fortini della più squallida reazione cattolica; la casa, in questo Paese di proprietari che dicono sia l'Italia, diventata luogo di chiusure e di successo (il mattone è, ancora oggi, luogo di investimenti, speculazioni e abusivismo premiato), tutto tranne che un 'diritto'; il ventre delle donne diventato luogo per scontri ormai postideologici, e di concreti interessi bipartisan a accaparrarsi fondi per cliniche private e

potere dei nuovi santoni, in Vaticano e a Montecitorio, e nell'Italia delle virtuose/meliose 'cento città'; l'ospedale psichiatrico, prossima tappa della ridefinizione dei ruoli (normalità/anormalità, ridisegnata con invalicabili confini); caserma e carcere come luoghi per ben pagati patrioti, il primo, e per vendette sociali di nuova generazione, il secondo.

"CASERMA FABBRICA SCUOLA – LA LOTTA E' UNA SOLA".

In questo slogan si concentra la capacità collettiva del '68 di individuare insospettite trame di sfruttamento e di possibili liberazioni. Geniale, irripetibile, forse, la stagione dei Proletari in divisa, "giornale e insieme movimento di Lotta Continua" (p. 265): "...La presenza capillare di una fitta rete di corrispondenti in oltre 40 caserme su tutto il territorio nazionale garantisce l'afflusso di notizie di prima mano (e di una montagna di lettere al giornale) sulle condizioni di vita sotto la naja: cibo pessimo, assistenza sanitaria indecente, sovraffollamento delle camerate, paga ridicola, regolamento di disciplina antiquato, proibizione di leggere la stampa di sinistra..." -mentre, aggiungiamo noi, l'aberrante 'boia chi molla – è il grido di battaglia' poteva echeggiare impunemente nelle camerate delle caserme di mezza Italia, spesso lanciato da ufficiali e sottufficiali, sempre felloni, pronti a servire avventure politiche violentemente antipopolari. **Gozzini** ci rimette sotto gli occhi la forza immensa di gente senza nome, e 'singolare' proprio per questo, e ci rimanda alle immagini di quegli anni, magari a quelle girate da Silvano Agosti, con migliaia di 'proletari in divisa' per le strade di Roma, sciarpe o fazzoletti sul volto, e pugni chiusi. Ottusi stalinisti e fanatici di piazza?, o semplicemente, invece, l'intravista fine delle istituzioni separate, il sogno della trasparenza e della democrazia reale anche nei luoghi sacri della separazione: non caserme/fabbriche/scuole di 'vetro', come una propaganda ambigua vorrebbe predicare ancora oggi, ma luoghi liberati dal potere in nome del potere nuovo di chi osò dire 'basta' alla riproduzione cieca dello status quo. E poi gli altri sessi, le altre nomadi metà del cielo (questo cos'è: puro '68, o annuncio della disintegrazione settantasettimana?), "la battaglia

per l'aborto e i movimenti femministi" (pagine molto, molto importanti, da 249 a 257). L'indimenticabile -oggi più che mai- *Sputiamo su Hegel: la donna clitoridea e la donna vaginale*, una raccolta di interventi a cura di Carla Lonzi: "...la donna non va definita in rapporto all'uomo. Su questa coscienza si fondano tanto la nostra lotta quanto la nostra libertà. L'uomo non è il modello al quale adeguare il processo della scoperta di sé da parte della donna. L'uguaglianza è un tentativo ideologico per asservire la donna ai più alti livelli..."; e quella foto che **Gozzini** riporta a pag. 251, donne schierate con tamburi slogan e fischiotti, e la didascalia: "Operaie in piazza senza più l' 'egemonia' maschile: un evento impensabile fino a qualche anno prima"... Più avanti, ci penseranno muscolosi virili servizi d'ordine di compagni disturbati a riportare all'ordine l'insubordinazione femminile, caricando cortei di compagne e aprendo la via allo smarrimento/fallimento sia dell'emancipazione sia della differenza, per arrivare alla regressione attuale fatta di ridicole concessioni dall'alto, oggi viste come sola possibilità di ottenere spazi e riconoscenza.

Occorre dire grazie a questo volume -ecco perché questo scritto in realtà simpatizza apertamente per il libro di **Gozzini**, e si scusa del polemico inizio-, per la sostanziosa quantità di materiale messo a disposizione, quasi sine ira et studio, ma con passione calma e implacabile, nella certezza che possa servire a tutte e a tutti noi, in una fase storica in cui sul '68 si riversano tonnellate di fango. Che illustri fabbricanti d'opinione sentano ancora il bisogno di 'sputare sul '68', oggi, è segno della vitalità di quell'anno; che poche e pochi pensino, senza avviliti nostalgici, di riprendere in mano la bandiera di quel maggio sventolata da Caroline de Bèdèrn (foto riprodotta a p. 12) è segno della nostra realizzata viltà.

Gianluca PACIUCCI (Italia)

Giuseppe Gozzini, *Esercizi di memoria. Il '68 visto dal basso. Sussidio didattico per chi non c'era. Cronologie 1967-1975*, Trieste, Asterios, 2008, pp. 289.

[Parution dans *Guerre & Paix*]
<http://www.guerrepace.org/>

Giuseppe Gozzini (1936-2010), obiettore cattolico

(Vittorio Bellavite) Giuseppe Gozzini, di famiglia operaia, è nato nel 1936 a Cinisello Balsamo, vicino Milano, dove iniziò la sua attività di organizzatore di iniziative di base. La conoscenza con p. Camillo De Piàz della Corsia dei Servi di p. David Maria Turoldo, il rapporto con Jean Goss del Mir, la lettura di don Primo Mazzolari sono gli incontri che faranno di Gozzini un militante della nonviolenza e del pacifismo. Dopo aver aiutato disertori francesi della guerra d'Algeria, nel novembre del 1962, richiamato alle armi, si rifiutò di indossare la divisa militare. Il processo e la condanna a sei mesi di carcere senza condizionale ebbero enorme risonanza. Testimone al processo fu, tra gli altri, Aldo Capitini. Ernesto Balducci prese le sue difese e fu, a sua volta, condannato. Successivamente, fu don Lorenzo Milani, anche in seguito alla vicenda di Gozzini (con cui tenne un contatto epistolare), con la sua "Lettera ai cappellani militari" a subire un processo e a dare una risonanza ancora più vasta alla questione dell'obiezione di coscienza. Si estese così un movimento antimilitarista che ebbe, alla fine, un positivo esito parlamentare con l'approvazione della legge 772 nel 1972 sull'obiezione di coscienza al servizio militare. Intanto, per Gozzini uscito dal carcere nel 1963, si aprì una seconda stagione di vita; già prima dell'obiezione aveva letto non solo Tommaso d'Aquino o Agostino d'Ippona, ma anche *Il Capitale* di Karl Marx e gli scritti di Rosa Luxemburg, avvicinandosi al gruppo dei "Quaderni rossi" che proponevano una critica del Pci da sinistra. Fino alle soglie del '68, pur continuando a far parte del gruppo formatosi intorno ai Quaderni rossi, Gozzini mantiene i contatti con altri gruppi di impronta antimilitarista e conosce così, fra gli altri, Giuseppe Pinelli. La mattina dopo che Pinelli "è stato morto" nella Questura di Milano, sarà il primo a sostenere l'impegno nonviolento di questo sconosciuto ferroviere,

con una lettera aperta pubblicata da decine di giornali e riviste. In questi anni e in quelli che seguono, iniziò a domandarsi che senso avesse impegnarsi in gruppi che si occupano del problema della pace, quasi fosse una "specializzazione", isolata dalle altre battaglie che si combattevano sul fronte culturale, politico, religioso. Anche lottare contro l'ingiustizia sociale, partendo da un'analisi di classe, è un modo per contribuire alla pace. Il superamento evangelico della contrapposizione fra amico e nemico non esclude la scelta "da che parte stare", con chi impegnarsi per abbattere il "disordine costituito". Anche Gesù stava dalla parte dei poveri, dei pubblicani, delle samaritane. Su questa convinzione di fondo (l'importanza della "nonviolenza di parte"), partecipa al '68, impegnandosi soprattutto nella controinformazione di base, scrivendo e promuovendo iniziative editoriali per i movimenti, documentando, ad esempio, l'opposizione alla guerra nel Vietnam degli obiettori di coscienza negli Usa e di migliaia di soldati americani ammutinati e disertori. Dopo la prima Guerra del Golfo (1991), riprende i contatti in Italia con l'area pacifista ed è tra i fondatori della rivista "Guerre & Pace". L'ultimo suo impegno di un'abbondante produzione pubblicistica (dal punto di vista professionale Gozzini era copywriter e lavorava per agenzie di comunicazione) fu la redazione di una biografia di p. Camillo, pubblicata per le edizioni Scheiwiller, con il titolo *Sulla frontiera. Camillo De Piàz: dalla Resistenza al Concilio*. Giuseppe Gozzini è morto, all'età di 73 anni, il 13 maggio 2010 (Adista)

Exercices au présent. Un livre sur '68 de Giuseppe Gozzini.

[*En Italie, on parle de «'68», alors qu'en France, c'est la référence à Mai 68 qui revient obligatoirement*].

L'ouvrage de Giuseppe Gozzini, paru pendant l'année du quarantième anniversaire de 1968, s'inscrit dans un courant de pensée qui tente de pratiquer le « souvenir actif » de cette année fatidique et la transmission de ces expédiences à « qui n'y était pas ». Le choix des deux dates du titre comme début et fin de l'événement, prête à plus d'une lecture, et à de possibles critiques, vu qu'existent évidemment un avant et un après, délibérément ignorés de l'auteur, avec la justification suivante : « ... Comme date de début, nous avons choisi 1967 (...). Avoir inclus l'année 1967 est suffisant au moins pour comprendre la période de maturation précédant immédiatement l'explosion de 68 : les étudiants italiens occupent et contestent bien avant le Mai français. D'autre part, le choix de l'année 1975 comme date finale, souligne les différences de culture politique, de modes d'expression, de comportements dans la lutte, qui séparent 68 de 77. L'identification de 68 au terrorisme est le fruit du plus néfaste révisionnisme historique, vu comme le débouché naturel et inévitable des mouvements sociaux... » (pages 8-9). Pour raisonner sur une histoire qui n'a *ni commencement ni fin*, des coupures sont inévitables, avec la conscience que les coupures sont toujours arbitraires, coupures autour desquelles se jouent des conflits forts.

Si la date de début est un moindre mal, celle de la fin fait mouche, avec le glissement de termes entre 68 et 77, les séparant, et substituant enfin à la dernière date le mot terrorisme : nous sommes en face d'une lecture *angélisante* de 68 et *démonisante* de 77, réduisant cette année au terrorisme et à rien d'autre – les affirmations de la page 282, de négation du dualisme entre les deux dates, ne valent pas grand-chose. Je crois que c'est une lecture inacceptable, pour la simple raison que la violence, toujours éveillée dans le ventre des fascismes comme dans celui de tout mouvement politique qui se hasarde au changement ou pratique la réaction, est une part de l'agir politique, en est une propriété

essentielle et par conséquent non accessoire, de quelque façon qu'elle se manifeste, occulte ou évidente. Il est vrai que 68 ne fut pas seulement « affrontements, bagarres, vandalisme, attentats, bombes, massacres, homicides » (page 8), mais fut aussi cela, tout comme nous pouvons le dire de 77, *annus horribilis*, mais aussi année festive et féconde de notre histoire récente, enfin année de pouvoir menacé, année de véritable peur pour qui sentait dans son cou le souffle de l'expression de désirs purs/impurs, année de la possibilité désespérée d'une autre vie, sinon d'une autre histoire. Année de fondation, dans le quotidien, de la biopolitique, et du début de la crise verticale de toutes les gauches historiques. Le « Mai long de dix ans » (1968-1977), dont parle Erri De Luca, permet peut-être une interprétation moins rigide des événements de ces années.

Une recension « antipathisante » ?

Comme elle a commencé, cette recension pourrait sembler hostile vis-à-vis du texte de Gozzini, ce qui n'est pas le cas. En contester la chronologie n'empêche pas de voir les immenses mérites du livre, qui se propose comme sujet d'étude une « chrono-histoire » en deux parties, « 68 dans le monde » et « 68 en Italie ». Ces deux parties se concluent avec deux analyses (respectivement d'Edoardo Masi et de Piergiorgio Bellocchio), avec à l'intérieur de toutes les deux, une série de sections thématiques et textes d'autres auteurs (Camilla Cederna, Franco Fortini, Carlo Oliva et Bruno Ambrosi). Des « Appendices » viennent clôturer le volume. Il y a beaucoup à apprendre des pages de Gozzini, qui ne constituent pas un simple guide-âne*, comme l'auteur l'écrit ironiquement page 281, mais qui sont une tentative d'élaborer un livre-réseau, un livre encore fait de papier, mais qui permet de se déplacer d'une section à l'autre, si ce n'est en un clic, au moins en le feuilletant avec des doigts agiles et des notes mentales, qui n'obligent pas à une lecture progressive.

Passons outre « 68 dans le monde », qui d'ailleurs permet de dessiner le contexte d'un extrémisme généralisé du pouvoir (Vietnam, Tchécoslovaquie, Chine, Amériques...), et occupons-nous de l'Italie. Des années 1968-69, période rouge de deux ans des étudiants et des ouvriers, à la *contre révolution préventive* des massacres d'Etat (à partir du 12 décembre 1969, obscurité non oubliée constitutive de la République), de la contre information aux différentes formes de contre culture : tout ce qui s'est agité dans cette période est soigneusement pesé par l'auteur et proposé comme intelligence. Et si la chronologie des *grands événements*, bien que juste et impeccable, n'apporte rien de neuf – n'oublions pas cependant la visée didactique de l'ouvrage –, les chapitres consacrés aux différents fronts de lutte sont d'un très grand intérêt. Ceux-ci, perçus depuis toujours comme *impolitiques*, devinrent des tranchées inédites pour les conflits, là où l'adversaire ne pensait pas que pouvaient éclore des différends ni s'élever des barricades. D'avoir décidé quels devaient être les lieux et les temps de lutte, plutôt que d'accepter la compatibilité avec le système, est sûrement la contribution la plus vigoureuse de 68 à l'histoire et à l'actualité politique. L'école, l'église, la maison (et la sacro-sainte propriété privée) deviennent des champs de bataille, tout comme le ventre des femmes (dont chaque femme revendique individuellement la possession), l'hôpital psychiatrique, la caserne et la prison. Si dans les usines – grâce également à la puissante force que la *rude race païenne* des ouvriers et des ouvrières donnait aux partis et aux syndicats –, l'ennemi [de classe, NDLR] savait qu'il devait se battre pour affronter la prise de pouvoir par les bleus de travail massivement radicalisés ; dans les autres lieux, au contraire, il se trouvait déplacé et incapable de réagir. L'ennemi a beaucoup fait pour cela, et n'a jamais été complètement victorieux, lorsque des segments d'opposition se sont nichés un peu partout, de 1978 à aujourd'hui, comme des

Marranes dans l'attente du moment opportun pour revendiquer une autre voie.

L'intervention de Carlo Oliva donne d'importants éléments de réflexion : « ... Le fait est que les enseignants incarnaient (et incarnent) l'ambiguïté de fond de l'école : typique instrument d'intégration, de transmissions des valeurs reconnues et de formation du consensus – typique objet, par conséquent, de contestation et de refus –, et dans le même temps, service dont on ne peut se passer, à aucun niveau. Du point de vue des masses populaires (...), l'école est même une conquête à défendre... » (pages 210-211). L'école est un des points cardinaux de la transmission du savoir, ou bien de la répétition des présents répétés dans lesquels nous vivons, et montre l'ambiguïté de toute action dans l'histoire, toujours tendue entre le renforcement de l'état des choses et sa contestation globale, l'une étant dépendante de l'autre, entre de maigres réformes et d'encore plus squelettiques révolutions. Echec de 68 : malheur à qui veut aujourd'hui *y faire de la politique*, si tant est qu'on le sache encore. A l'opposé, combien d'oppositions frontales, combien de choix de vie, combien de vies perdues derrière d'exténuants conflits pour la cantine, la qualité et la quantité des enseignements, les constructions scolaires, etc. Echec également dans tous les autres secteurs, sur tous les autres champs de bataille : la contre culture est devenue fétiche à la mode ou *revisitation post moderne* de styles et d'icônes. Les églises, revitalisées par le mouvement conciliaire, sont réduites à des bastions de la plus sordide réaction catholique. La maison, dans ce pays de propriétaires que serait – dit-on – l'Italie, est devenue lieu de fermeture et de succès (la pierre est, aujourd'hui encore, un lieu d'investissement, de spéculations et d'abus encouragés), tout sauf un droit. Le ventre des femmes est devenu le lieu de conflits désormais post idéologiques, et d'intérêts concrets bipartisans pour accaparer des fonds pour des cliniques privées et le pouvoir, ou

encore le moyen de prendre le pouvoir pour les nouveaux bigots, au Vatican ou à Montecitorio**, et dans l'Italie des virtuoses/boueuses *cent villes*. L'hôpital psychiatrique sera la prochaine étape de la redéfinition des rôles (normalité/anormalité, redessinées avec des frontières infranchissables). La caserne et la prison seront respectivement des lieux pour patriotes bien payés et pour des vengeances sociales de nouvelle génération.

Casernes Usine Ecole – une lutte et une seule

Dans ce slogan se concentre la capacité collective de 68 pour individualiser des trames insoupçonnées d'exploitation et aussi de possibles libérations. Géniale, irrépétibile, peut-être, la saison des Prolétaires sous forme de devise, « journal et en même temps mouvement de *Lotta Continua* » : « ... La présence capillaire d'un réseau de correspondants dans plus de quarante casernes sur tout le territoire national, garantit l'afflux de nouvelles de première main (et d'une montagne de lettres au journal) sur les conditions de vie sous les drapeaux : nourriture épouvantable, assistance sanitaire indécente, chambrées surpeuplées, paye ridicule, règlement de discipline dépassé, interdiction de lire la presse de gauche... », cependant que, ajouterons-nous, l'aberrant slogan « le bourreau pour qui fléchit » est le cri de bataille. Celui-ci pouvait retentir impunément dans les chambrées des casernes de l'Italie centrale, souvent lancé par des officiers ou des sous-officiers, toujours félons, prêts à se mettre au service d'aventures politiques violemment antipopulaires. Gozzini nous remet sous les yeux la force immense de gens sans nom, et *singuliers* précisément pour cela, et nous renvoie aux images de ces années, peut-être à ces cortèges de Silvano Agosti, avec des milliers de prolétaires en tenue, dans les rues de Rome, écharpe ou mouchoir sur le visage, les poings fermés. Staliniens obtus et fanatiques de la place publique ? Ou

simplement, au contraire, la fin entrevue des institutions séparées, le rêve de la transparence et de la démocratie réelle, y compris dans les lieux sacrés de la séparation : non pas des casernes/usines/écoles de verre, comme une propagande ambiguë voudrait le défendre aujourd'hui encore, mais des lieux libérés du pouvoir au nom du pouvoir nouveau de qui ose dire *assez !* à la reproduction aveugle du statu quo. Et ensuite, les autres sexes, les autres nomades moitié du ciel (qu'est ceci : du pur 68 ou l'annonce de la désintégration de 77 ?), « la bataille pour l'avortement et les mouvements féministes (pages très très importantes, de 249 à 257). L'inoubliable, aujourd'hui plus que jamais, *Crachons sur Hegel : la femme clitoridienne et la femme vaginale*, un recueil d'interventions réalisé par Carla Lonzi : « ... La femme ne peut pas être définie en relation avec l'homme. Sur cette question se fonde aussi bien notre lutte que notre liberté. L'homme n'est pas le modèle auquel doit s'adapter le processus de découverte de soi de la femme. L'égalité est une tentative idéologique pour asservir la femme aux plus hauts niveaux... ». Et cette photo que Gozzini insère à la page 251, des femmes en rang avec des tambourins et des sifflets, avec sa légende : « Des ouvrières sur la place sans l'hégémonie masculine : un événement impensable jusqu'à il y a quelques années ». Plus tard, des services d'ordre musclés et virils, faits de compagnons perturbés, s'occuperont de ramener l'ordre contre l'insubordination féminine, chargeant des cortèges de compagnes et ouvrant la voie à la perte et à l'échec de l'émancipation comme de la différence, pour en arriver à la régression actuelle faite de ridicules concessions venues d'en haut, et vues aujourd'hui comme la seule possibilité d'obtenir espace et reconnaissance.

Il convient de dire merci à cet ouvrage – ceci parce que cet écrit sympathise ouvertement avec le livre de Gozzini, et on s'excuse de la polémique initiale -, pour la substantielle quantité de matériel mis à disposition, presque sans colère, mais avec une passion calme et

implacable, dans la certitude qu'il pourra nous servir à toutes et à tous, dans une phase historique où l'on verse des tonnes de boue sur 68. Que d'illustres fabricants d'opinion ressentent encore le besoin de cracher sur 68 est aujourd'hui un signe de vitalité de cette année. Que peu pensent, sans nostalgie honteuse, à reprendre le drapeau de ce moi de mai agité par Caroline de Bendern (photo page 12) ***, est la preuve de notre lâcheté réalisée.

Gianluca PACIUCCI

*Rappelons que ce livre s'adresse à ceux qui n'y étaient pas...

** Siège de la Chambre des Députés italienne à Rome

***[http://www.loustal.nl/Caroline de Bendern 1968.jpg](http://www.loustal.nl/Caroline_de_Bendern_1968.jpg)

Giuseppe Gozzini (1936-2010) est un objecteur de conscience catholique italien qui a aidé des déserteurs français de la Guerre d'Algérie. Rappelé sous les drapeaux italiens en 1962 et ayant refusé de revêtir l'uniforme, il fut condamné à une peine de prison au cours d'un procès où il eut des défenseurs importants. Proche de la gauche critique du PCI, il fut l'un des fondateurs de la revue pacifiste italienne *Guerre & Pace*.



Giuseppe Gozzini ©Limes

<http://temi.repubblica.it/limes/muore-giuseppe-gozzini-primo-obiettore-di-coscienza-cattolico/12881>

Qui est ton prince ?

Savoir qui nous délivrera, le sang du Christ ou celui de nos maîtres quand nous l'aurons versé. Celui qui lève le poing, c'est pour l'abattre un jour à la face des tyrans. Même en Alsace, la révolte a grondé. On a défié les seigneurs, molesté les curés. On a vu, dans le passé, des possédants sous les pieds de qui le sol a tremblé. De la révolution du Bundschuh (1493-1525), enfant d'un monde nouveau, qu'il engendra peut-être, Georges Bischoff est l'historien subtil, érudit, non pas distancié. Dans la main du savant, la faucille et le marteau n'ont pas la finesse requise. Microscope et scalpel discernent les détails, épousent les contours.

"Ouvrons la focale." La scène est dans ce jardin, au coeur de l'Europe, sur les rives d'un beau fleuve, entre Lorraine et Jura. Zone de passage et de truchement, plus que de clivage. Pays de l'entre-deux. Dans l'escarcelle de qui va tomber ce beau fruit ? L'a sous son aile l'aigle à deux têtes, car c'est à l'Autriche, dit la devise, qu'il revient de régner sur le monde entier, avec ou sans intermédiaire. C'est aussi là que le bât blessera.

La scène est au temps de Luther, de Maximilien Ier, de Charles Quint, son petit-fils, et de François Ier, qu'il a fait prisonnier. Elle est à l'automne du Moyen Age. L'ancien droit féodal se perpétue comme il peut, mais il craque sous toutes les coutures. La terre est au seigneur, c'est entendu. Et qui me taxe, qui me juge ? Et c'est pour lui encore que j'irai débroussailler, ramasser les escargots.

C'est à nous rendre sensible un monde éloigné dont nous n'avons plus l'idée que le médiéviste excelle. Pénible dissonance : les hommes ne sont pas égaux. Comment le pourraient-ils si le droit ne l'est pas. Taillable et corvéable, le corps du peuple ? Il se rebiffe. Cette levée de la masse dans toute la province est la "fièvre ardente du Bundschuh". Comme si le mot était

gros déjà de la tempête à venir. Il enferme l'alliance, la ligue ou le serment par lequel on se lie dans la promesse d'un monde plus juste à venir. Et le soulier du paysan, en cuir, car on n'en manquait pas, ni la poulaine, ni la socque, ni le sabot, ce dernier sédentaire, attaché à la glèbe, peu propice à la marche, car on est mobile.

Le 23 mars 1493, rencontre au sommet sur l'Ungersberg (901 mètres, avec vue sur le val de Villé). L'auteur, avec une minutie non dénuée de gourmandise, s'autorise un peu de romanesque au sujet d'une poignée de conjurés. Il y a cette très sérieuse notion de serment qui les rassemble en vue d'un horizon commun, quoique ces "trente-quatre ou trente-six participants" obéissent à des autorités différentes. D'aucuns sont placés sous la juridiction de l'Empire, d'autres sous celle de l'évêque de Strasbourg ou de son chapitre, ou d'un seigneur local. A lire leur programme, il est patent que la justice ne leur est pas bien rendue. Encore faut-il pouvoir faire appel et, si c'est le cas, que les délais soient raisonnables. Et que les tribunaux d'Eglise ne se mêlent que de droit canon. Mais il est vrai que l'argent constitue souvent l'objet de leurs délibérations.

Malheur à ceux qui sont dans le besoin, ils n'auront bientôt plus rien. Par quel moyen ? Par celui qui fait que l'argent se transforme en terre, et réciproquement. Il se pourrait même que la question soit au coeur de l'incertitude sociale dont naquit la révolte ou la révolution. Car tout se tient. Si l'empereur à Vienne, au loin, tout fastueux qu'il soit, doit remplir ses caisses par l'emprunt, son créancier se verra payé d'une terre dont il devra tirer le maximum, taxes et revenus, pour se rembourser vite et bien, intérêt et principal. Seigneur engagiste est le nom qu'on lui donne, ayant l'unique souci de se payer sur la bête. Y a-t-il pire juif que le juif ? Oui, c'est le créancier quand il devient le rentier de son débiteur. Un honnête bourgeois, dans une satire de ce temps-là, nous

conte par quel miracle il se est assis sur un beau tas d'argent : "Un paysan vient me trouver, il cherche à emprunter dix ou vingt florins. Je lui demande s'il ne possède pas un bon pré ou un bon champ. Il me répond : "Oui, monsieur, je possède un bon pré et un bon champ, qui valent bien ensemble cent florins." Alors je lui dis : "Eh bien ! Veux-tu me donner ton bien en gage, et moyennant un florin par an, je te prêterai vingt florins(...). Je dois aussi te dire que, si tu ne peux me payer ce florin chaque année, la terre deviendra ma propriété." La saisie du bien gagé par le créancier, telle est la hantise du paysan quand les revenus sont à la baisse, les mauvaises années. A quoi se borne ici l'état de droit ? Au versement de la rente si tu peux la payer. Raison pour laquelle nos bonshommes insurgés, quand les cloches de Pâques 1525 ont sonné, visent dans les monastères les titres de rente et de propriété. Si nous sommes dans l'égalité du Christ, tels que dans l'Evangile, comme Luther l'a dit, ce monde est condamné, il doit être brûlé par les incendiaires chaussés du soulier à lacet. A qui sont-ils, ces bois, ces droits d'usage, ces champs, ces pâturages ? Point de milieu : à nous, les paysans. Cette chose, le peuple ou la masse, en treize bandes armées aurait la mission de bâtir un monde nouveau. On a les seigneurs sur le dos, les curés en ont trop. Politiques ou d'allure luthérienne, les raisons qu'ils se donnent de combattre apparaissent dans la passion égalitaire animant les XII articles élaborés par les paysans de Souabe pour leur servir de "plateforme revendicative". Election du pasteur, abolition de la servitude, point de charges nouvelles. Evidemment, la logique du mouvement doit être bien comprise. Trois petits tours, et puis s'en vont. Grogner que la vie est dure, puis s'en retourner dormir auprès de Jeanneton, c'est un peu court. Nous ne voulons plus être serfs, à l'article 3, touche au fondement de l'ordre social. Le texte fut "aussitôt

imprimé par une vingtaine d'imprimeurs de quinze localités différentes, c'est-à-dire reproduit par milliers". On pourrait le dire ainsi "Refus de se soumettre à toute autorité qui ne serait point légitime." Où l'on voit que le spirituel engage le temporel quant à la servitude et que le reste en découle. Sur ce qui pourrait fonder le droit que le seigneur a de nous tenir sous le joug pèse le soupçon de n'être que du vent. Telle est la teneur de l'article 3, qui pose une alternative où se lit l'urgence de l'enjeu, ce qu'il a de brûlant : "(...) et vous nous affranchirez certainement en votre qualité de vrais et d'authentiques chrétiens ou vous nous montrerez dans l'Evangile que nous sommes serfs." Quel motif, Messeigneurs, avons-nous de vous obéir ? Se dessinent ici les contours d'une république du Christ, la justice y prévaudrait, placée sous le signe de l'égalité. Même si demeure vivant le mythe d'un empereur de la paix régnant sur tous, et quoique l'auteur lui fasse un sort. Nul messie dans sa grotte, façon Barberousse attendant son heure. Plus prosaïquement, c'est à lui qu'est laissé le soin d'abolir les privilèges dans un espace politique enfin unifié, si l'on admet que "le problème de l'Empire réside dans l'étagement des pouvoirs de commandement et dans le fractionnement du champ d'application de ceux-ci". L'auteur hasarde ici un parallèle avec un discours tenu aux Etats généraux du royaume de France, en 1484 : "N'avez-vous pas lu souvent que l'Etat est la chose du peuple. C'est lui qui l'a confié aux rois." Or en ce temps-là le peuple souffre, si cette notion, quoique floue, remplit l'espace de ceux qui disent "nous". Nous nous plaignons de nos seigneurs, nous plaignons de nos curés. Nous ne sommes pas à Versailles, aux Etats généraux des siècles après, mais les cahiers de doléances de juillet 1525 y font penser. Est-il juste, il n'est pas juste, nous exigeons que soit mis fin aux abus, au requa, une somme d'argent qu'on nous

prend annuellement pour des raisons que nous ignorons, au four banal, à une ponction qu'on nous impose lorsque nos enfants se marient à l'extérieur de l'église paroissiale, à l'obligation de moudre au moulin de la seigneurie... Si l'on fait abstraction, remarque l'auteur, des visées religieuses et sociales de l'insurrection, force est d'admettre qu'une plaie s'est ouverte au flanc de la Lorraine, peut-être un second front, réplique de Pavie, comme il y en eut en 1516, après Marignan. A la suite de quoi, le duc Antoine, son souverain, aligne contre les rustauds "10400 soldats aguerris", y compris 500 Espagnols munis d'arquebuses, ceux-là mêmes qui décimèrent la chevalerie française à Pavie. A Lupstein le 16 mai, près de Saverne, à Scherwiller le 20 mai, l'armée paysanne est anéantie, l'autorité rétablie. "C'est une grande misère pour tout le pays." En Haute Alsace, dans le Sundgau, idem, la révolution paysanne avorte entre les mains de la Maison d'Autriche. Un armistice est signé par l'entremise des Confédérés (les villes suisses). A l'automne, sous la férule du seigneur, on endure la "pédagogie de la répression".

La rançon de la défaite ? Elle sera payée rubis sur l'ongle dans la mesure où le versement de l'amende conditionne l'octroi du pardon. Rien n'a changé, tout est changé.

Gérard WEIL (Nanterre)

La Guerre des paysans, l'Alsace et la révolution du Bundschuh (1493-1525),
Georges Bischoff,
Editions de La Nuée bleue, 2010,
496 pages, 25 euro

Filmographie

[MAÎTRE MATHIS](#) - 52', 16mm/DV, 2008
(écrit et réalisé par Gisèle Rapp-Meichler)
coproduit par France3 Alsace

On ne sait presque rien. Ni de ses origines ni même de son nom. Mais le dénommé Grünewald est un peintre allemand du temps des révoltes paysannes en Europe, le XVI^e siècle. Ce sont les échos des écrits de son époque, où s'affrontaient, sur des idées de société nouvelle, Luther et Münzer, tous les penseurs et artistes d'Erasme à Brandt ou Sebald, où les chroniqueurs consignaient aussi scrupuleusement les soulèvements du peuple que les variations climatiques et qui, avec quelques rares indices livrant matière cinématographique, vont rappeler les combats fondateurs de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. <http://lgm.cinefoto.free.fr/filmo.htm>

Trois poèmes

par István Gyapjas

I.

Sois avec moi, simplement, et
Ne crains rien...
Tu le sais
Je suis un éternel optimiste !

Tu as raison...
Je vis dans l'incertitude...
Et alors ??
Pourquoi devrais-je avoir peur...

A peur celui qui a des raisons pour cela
Moi je n'en ai aucune...
Je n'ai pas de travail, pas d'argent...

Je sais moi aussi faire des promesses, vote
pour moi !!

Je sais très bien raconter des fables
Comme les politiciens...
Le Capital a acheté au détail
Le Hongrie !!!

Ce qui est sûr, c'est que le pire est encore à
venir...
Il n'y aura plus jamais d'amélioration... !!

(4 décembre 2009.)

2.

Ville

Les autos, ça n'est pas bien
Ça ne sert à rien, qu'à sucer de l'essence
De vieilles caisses de tôle
Ce s'rait mieux pour nous s'il n'y en avait
pas

D'ailleurs elles ne transportent qu'une
personne
Alors à quoi bon
Si en plus ça na va pas plus vite
Achetez un abonnement, n'encombrez pas
les places et les rues

Des voitures il y en a tant que c'est trop
Les gens n'ont pas assez de places, ni les
voyageurs
Qui sont obligés d'aller sous terre
Volant l'espace des trottoirs destinés aux
piétons

C'est la guerre entre conducteurs et gens
normaux
Que peut faire un piéton dans une telle
foule
Celui qui n'a pas de voiture, il ne
[compte ?] pas
Pourquoi faut-il voir un ennemi dans le
piéton ?

Les gens s'entendraient beaucoup mieux
S'ils n'y avaient pas tant de mers
automobiles
Et peut-être seraient-ils plus en paix
S'ils se déplaçaient sur les trottoirs

*Parce que top là !
Les voitures, elles s'emparent de tout
Même à l'arrêt elles ne nous laissent pas
tranquilles
C'est pour ça qu'ils ont inventé le METRO*

*La ville serait meilleure et plus belle
S'il n'y avait pas autant d'autos,
Et plus sûr, et plus pur
Serait alors le monde.*

(6 mai 2002.)

3

Poème basané

*J' suis d'une minorité
Ils disent que je n' m'adapte pas
Mais c' n'est qu'un préjugé, et ça m' fait du
mal
Parce que tu ne me connais pas*

*Je fais tout pour que
Vous m'acceptiez
Vous qui ne connaissez pas les Tsiganes
Alors qu'eux ils n'ont pas de préjugés*

*Nous n'avons toujours fait que servir
Nous faisons de la musique, et puis des
marmots
Parce que nous aimons les grandes familles
Nous n'avons pas honte d'avoir la peau
basanée*

*Pour nous c'est bien comme ça
Les autres aussi doivent s'adapter
Parce que ça ne pourra marcher
Que si les autres aussi font des efforts*

*Toi aussi, hein, tu devrais être plus ouvert
Le Tsigane est un être humain comme les
autres*

*Tu vis avec un préjugé
Et c'est pour ça que de nous tu as peur.*

*Pourtant il ne le faudrait pas
Car la paix, pour nous aussi c'est important
Crois-le
Et alors tu seras mon ami.*

*Je serai content et toi tu ne le regretteras pas
Crois-moi
Accepte ma main tendue
Ne me rejette pas.*

(14 septembre 2004.)

[Nous remercions Thierry LOISEL pour sa traduction du hongrois].



Budapest, Kalvaria ter : Közöségi Pszichiatriai Centrum

Hasard ou coïncidence ? 2003 – 2010

Qui se souvient de juillet 2003 ? Le premier numéro du *Volantino Europeo* paraissait, il comportait quatre pages et aucune illustration... Depuis, nous espérons avoir un peu amélioré, en tout cas étoffé, notre bulletin trimestriel. Mais là n'est pas notre propos d'aujourd'hui.

Nous voudrions revenir sur deux événements apparemment tout à fait distincts dans leur déclenchement et leurs effets au long cours.

Du 5 au 7 juin 2003 se tenaient dans la belle cité languedocienne de Montpellier les Etats généraux de la psychiatrie, convoqués par une profession qui se sentait – déjà – aux abois, avant que ne surviennent les différents drames qui ont attiré ensuite sur elle, et sur les personnes dont elle est censée s'occuper, l'attention du public, des médias et... des politiques.

Nous étions à l'époque solidaire de l'initiative, même si nous n'avons pas pu nous rendre à Montpellier. Le Docteur Federmann, en revanche, y était et n'a pas manqué de donner ensuite son avis*. Voici ce qu'il écrivait, à

chaud (sans jeu de mot douteux, 2003 ayant été aussi l'année d'une épouvantable canicule, qui a fait 15 000 victimes dans notre seul pays) : « *Les Etats Généraux de la Psychiatrie [...] ont été l'occasion de réunir une partie importante des forces vives de la Psychiatrie dominées à la tribune et dans la salle par les médecins. Ce n'est que tardivement que nous avons écouté les représentants des patients et des familles, samedi après-midi, nous rappeler combien ils avaient besoin de notre disponibilité et de la cohésion des professionnels. La parole des patients, qui constitue notre enseignement primordial, avait été absente jusque-là. Tout comme celle des infirmier(e)s qui sont en première ligne et dont l'une d'elles évoquait son combat personnel pour reprendre trois ans et demi d'études difficiles, avec la charge de ses enfants pour se retrouver à moins de 1500 Euros par mois après plusieurs années de carrière. Ou encore cette psychologue ne bénéficiant que du renouvellement de contrats de trois mois qui la maintenaient dans une grande précarité psychologique.* »

Autrement dit, les psychiatres, espèce haïssable entre toutes, nous ne le savons que trop bien, semblaient mener le bal. Et le Docteur Federmann, comme à son habitude, d'enfoncer le clou : « *Les psychiatres vivent-ils en dehors ou à côté de leur propre histoire ?* ». Il nous rappelait, dans le même texte, ce qu'il advint des malades mentaux sous le nazisme, et aussi en France pendant la Seconde guerre mondiale.

Et enfin, à propos de la manifestation de Montpellier, dont l'intitulé rappelait cependant des heures glorieuses de l'Histoire de France : « *Quel est le sens de cette insupportable sponsoring des laboratoires qui financent une grande partie de la formation des soignants et de la tenue des Etats généraux [Et non des Etats généraux, NDLR], distribuant gratuitement 750 parapluies en 15 minutes alors qu'il ne pleut jamais à Montpellier [Et encore moins que jamais*

cette année là... NDLR] et faisant couler le champagne à flot aux intermèdes. Huit des dix labos présents à Montpellier ont fait partie des 39 qui ont porté plainte, dès 1998, contre l'Afrique du Sud pour lui interdire l'usage des génériques dans le traitement du Sida. »

Celles et ceux qui connaissent bien notre ami strasbourgeois diront que c'est bien là sa marque de fabrique et son goût de l'imprécation (je n'ai pas dit de l'invective...) qui s'exprimaient à cette occasion. Certes, mais force est de constater que son sens critique et sa défiance face à l'événement n'étaient pas déplacés : où en sommes-nous sept ans après ? La psychiatrie est à l'agonie, ou au moins au bord de l'asphyxie, prise entre le tout sécuritaire et le tout budgétaire. Quelques îlots de résistance persistent, mais ils sont rares et peinent à s'organiser. Attendons ce que donnera l'appel à la mobilisation lancé par les syndicats de la profession pour la rentrée (voir page 3 du présent numéro).

Mais il y a mieux, ou pire, comme on voudra, dans l'évocation de cette époque déjà lointaine dans la plupart des esprits. Qui se souvient du 19 juin 2003 ? Ce jour là, le Directeur de cabinet du Ministre de l'Intérieur, Monsieur Claude Guéant, signait une lettre de mission « à l'attention de Monsieur le Chef de l'Inspection Générale de l'Administration », et ayant pour objet une « Mission d'enquête sur les problèmes de sécurité liés à l'application de la loi du 27 juin 1990 relative à l'hospitalisation sans consentement ». Cette mission donna lieu à un Rapport publié en mai 2004**, qui – comme tant d'autres – a comporté des temps de rencontre avec des professionnels, et aussi, c'était ce qu'on lui demandait, contenait des propositions d'adaptation, « eu égard aux enjeux de sécurité publique ». Bien sûr, la lettre de mission exigeait le strict respect des droits et libertés des malades, mais insistait sur le renforcement de l'action administrative.

Ce qui nous semble important, c'est de constater que ce rapport, sept ans avant le projet de réforme de la Loi du 27 juin 1990, prévue à l'automne 2010, a déjà une tonalité très sécuritaire, même s'il pose des questions très pertinentes concernant, entre autres, la définition de la fugue des patients hospitalisés sans consentement et les mesures à prendre dans ces situations, ainsi que sur la nécessité de la transmission d'informations précises entre DDASS et Préfecture, notamment autour de la détention d'armes par les personnes hospitalisées d'office. En revanche, il nous semble insister beaucoup sur la possibilité – certes légale – pour le Préfet de transformer une HDT (hospitalisation à la demande d'un tiers) en HO (hospitalisation d'office). Resté dans une relative ombre parmi ses pairs, le Rapport de l'Inspection Générale de l'Administration, de l'Inspection Générale de la Police Nationale et de l'Inspection de la Gendarmerie Nationale (l'Inspection Générale des Affaires Sociales, l'IGAS, étant cette fois – cruellement ? – absente des autorités concernées), mérite à notre avis une (re)lecture attentive aujourd'hui. Nous sommes quand même assez loin de la tonalité essentiellement sanitaire et humaniste du justement célèbre Rapport Strohl de 1997***. Enfin, il importe aussi de se souvenir de qui était, à cette époque, le Ministre de l'Intérieur, devenu entretemps le premier personnage de l'Etat.



Faculté de Médecine de Montpellier

Notre conclusion est simple et abrupte, hélas pour nous : en juin 2003, pendant que la profession – je suis sévère - batifolait à Montpellier, se préparait déjà, sous les lambris du Ministère de l'Intérieur, un travail de longue haleine destiné à régler, sur un mode que nous avons depuis appris à mieux connaître, grillages, caméras et circulaires à l'appui, la question du lien – certes toujours problématique - entre la cité et la folie.

Jean-Yves FEBEREY
(Nice, Pierrefeu-du-Var)

*http://www.serpsy.org/montpellier/contributions_strasbourg.html

**

<http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/064000271/0000.pdf>

***www.ch-le-vinatier.com/cme-psy/strohl1.htm


S.O.M.S.
Grimaldi

NON SOLO SPIAGGIA 5
QUATTRO INCONTRI CULTURALI TRA LUGLIO E AGOSTO
IL SABATO POMERIGGIO A GRIMALDI SUPERIORE

24 luglio ore 18

“Giornata italo-francese di Riconciliazione della Memoria/Journée franco-italienne de Réconciliation de la Mémoire”. Sotto l'Alto Patronio del Presidente della Repubblica Giorgio Napolitano e della Regione Liguria. In collaborazione con il centro Pannunzio di Torino. Storici italiani e francesi discutono del massacro di Aigues-Mortes del 1893 in presenza del sindaco della città provenzale e dei rappresentanti dei comuni italiani da cui provenivano le vittime.



31 luglio ore 18

Vernissage della mostra fotografica “Omaggio a Grimaldi” di Bruno Manfredi.

7 agosto ore 18.

Francesco Improta presenta il romanzo “Il Ventre del Pitone” di Enzo Barnabà, (EMI, Bologna). *Prima nazionale.*

14 agosto ore 18

“Dai diamanti non nasce niente...”. Il libro di Claudio Porchia “I fiori di Faber” ci offre l'occasione di riscoltare le canzoni di Fabrizio De André utilizzando una chiave di lettura nuova, quella del linguaggio dei fiori, dei colori e dei profumi.

La cittadinanza è cordialmente invitata
(maggiori dettagli in www.enzobarnaba.it)

Lien

<http://www.mediapart.fr/content/un-monde-sans-fous-ou-les-derives-de-la-psychiatrie>

Un documentaire exceptionnel de Philippe Borrel sur l'état actuel de la psychiatrie en France, visible en ligne et doublé d'un livre intitulé également *Un monde sans fous*, paru au Champ social.

Bibliographie

Libertés et sûreté dans un monde dangereux, Mireille DELMAS-MARTY Le Seuil, Paris, 2010, 277 pages

Für alle Fragen offen, Antworten zur Weltliteratur, Marcel REICH-RANICKI, DVA, 2009, 223 pages

Les Mystères de la Chartreuse de Parme. Les arcanes de l'art, de Pierre-Alain BERGHER, Gallimard, « L'infini », 2010, 297 pages

Colloques

BUDAPEST (Hungary)
2-4 September 2010)
6th SIPE Colloquium*

Organised by the Hungarian Society of Psychopathology of Expression and Art Therapy
(Dr Zoltan Vass).

Theme : The « How »: How to do art therapy ; How to understand and interpret pictures; Methodologies in the visual field. The official languages are English and Hungarian.

E-mail sipebudapest@gmail.com

SITES : <http://www.sipe2010.com/>
<http://www.online-art-therapy.com>

***Society For The Psychopathology Of Expression And Art-Therapy (S.I.P.E.)**

Founded in 1959 under the Honorary Chairmanship of Professor Jean Delay

VERONA (Italy)

17 Settembre 2010

Quinta giornata veronese di informazione indipendente sugli psicofarmaci

Iperglicemia, QTc, iperprolattinemia e disturbi del movimento:

istruzioni per l'uso degli antipsicotici
8.30-16.30

Aula Magna "G. De Sandre"
Policlinico "G.B. Rossi",
Piazzale L.A. Scuro, 10 - Verona
Ingresso gratuito

Informazioni

Donatella Castiglioni
Centro OMS di Ricerca sulla Salute Mentale
Telefono: 045/8124441
Fax: 045/8027498
donatella.castiglioni@univr.it

BEZIERS (France)

Vendredi 22 octobre 2010

XIV^{ème} colloque interrégional & II^{ème} congrès national de Psy-Cause

« L'Art dans le soin »

Organisateurs locaux :

Jean-Louis AGUILAR, Mila RAMON, Nicole BOUSQUET

avec l'appui de l'équipe de Psy-Cause

Inscription

Prise en charge formation permanente 120 €

Sans prise en charge formation permanente
50 €

Etudiants (hors Béziers)

10 €

Etudiants IFSI de Béziers

Gratuit

Abonnement tarif congressiste 10 €

N° d'agrément ANFH : 93840166884

Renseignements pratiques :

Jean-Louis AGUILAR
Centre Psychothérapique Camille Claudel
2 rue Rivetti – 34500 BEZIERS
☎ 04 67 35 74 59
Courriel : aguilar.peeters@orange.fr
Chantal ROOSE – Secrétariat du Secteur 27
Pôle Avignon Sud Durance
Centre Hospitalier – 84143 Montfavet Cedex
☎ 04 90 03 92 76 – Fax : 04 90 03 92 79
Courriel : Chantal.Roose@ch-montfavet.fr

Lieu du Colloque :**ESPACE AGORA**

Ancien Hôpital PERREAL
2 boulevard Ernest Perréal
34500 BEZIERS

**SEMINAIRE PSY CAUSE DU 23 MAI AU
31 MAI 2011 EN REPUBLIQUE
TCHEQUE ET A VIENNE**

*Morgan Tours - Séminaires/Voyages de
Groupes - S.A.R.L. au capital social de 60 976
€ - RCS B – Licence Agent de Voyages
075950438 - Garanties Financières APS : 121
952 € - Assurance RC AXA. Contact :*
**Christiane au 06 15 90 93 15 ou Janet et
Betty au 01 45 42 25 25**
ancrages.clutz@gmail.com

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur ce remarquable colloque, dont l'initiative revient à notre ami le Dr Jean-Paul Bossuat (Montfavet), Directeur de la Rédaction de Psycause, et qui emmènera les participants à Prague, Pribor, ville natale de Freud, ainsi qu'à Vienne. Un très riche programme culturel, notamment autour de Freud et de Kafka, est prévu et il est possible de choisir entre une version longue et une version courte du séminaire. Compte-tenu de la proximité géographique et chronologique de cette rencontre avec le VIII^e "Divan sur le Danube"(prévu du 1er au 3 juin 2011 à Budapest), nous ne saurions qu'inciter les amoureux de l'Europe centrale à envisager un coup double...

**BUDAPEST(Hongrie), 1^{er}-3 juin 2011
VIII^e DIVAN SUR LE DANUBE**

Colloque européen de psychiatrie et de psychanalyse organisé par l'Association Piotr-Tchaadaev (Versailles) et ses partenaires, l'Association des Médecins francophones de Hongrie, la Société Hongroise de Psychiatrie (MPT), la Fondation Ébredések Alapítvány (Budapest), LEF (Budapest), ALFAPSY (Montpellier) et le MoDESM.

<http://semmelweis-egyetem.hu/>

<http://www.lefnet.hu/>

<http://www.ebredesek.hu/node/55>

<http://www.alfapsy.org/>

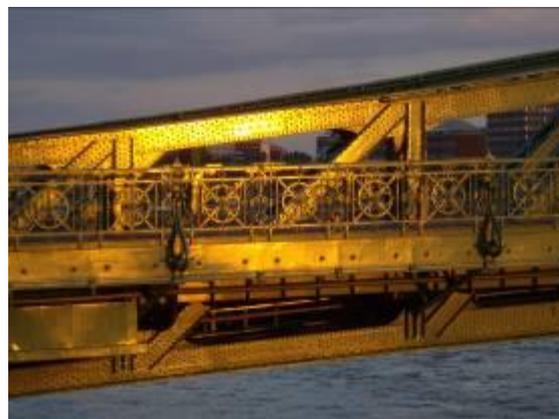
« Il Volantino Europeo »

*Bulletin internautique trimestriel de
l'Association Piotr-Tchaadaev,
9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.*

*Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty
N° FMC Piotr-Tchaadaev
11 78 0511778*

*Toute correspondance ou article est à adresser
à Jean-Yves Feberey
Secrétaire de Rédaction provisoire
(depuis 2003)
9, rue Bonaparte F 06300 Nice,
jean-yves.feberey@wanadoo.fr
ou piotr-tchaadaev@wanadoo.fr*

**Prochaine livraison :
15 octobre 2010**



Budapest, Szabadsag hid